

**Interview de Catherine POULIQUEN réalisée à Prats de Mollo par monsieur François DI MARCO en septembre 2001 CASSETTE N° 2**

**(Reprise de l'entrevue avec un bref résumé sur le dernier sujet de conversation abordé précédemment soit la Résistance) :**

**Donc je reviens à la Résistance, donc Abonel, le Commissaire de Police à (...) venait de temps en temps, avec son adjoint**

Oui ou bien son adjoint tout seul aussi.

**L'adjoint tout seul.**

C'était lui qui portait les papiers. Qui portait des papiers, des documents, vous voyez.

**Des armes ?**

Des armes non.

**Est-ce que vous, vous étiez armée ? Vous ou votre père ?**

Non

**Non. Est-ce que vous receviez de l'argent pour ce que vous faisiez ?**

Non, pas un centime.

**Vos contacts, ceux qui faisaient les passages, le Français et l'Espagnol, il n'y avait qu'eux deux ?**

Oui.

**Ils recevaient de l'argent ?**

Ils recevaient ce que les gens voulaient bien leur donner, si ils voulaient leur donner quelque chose.

**Ah d'accord, mais...**

Ils n'exigeaient pas, s'ils en avaient un peu ils en donnaient, mais s'ils n'en avaient pas eh bien ils n'en donnaient pas.

**Et la Résistance leur donnait de l'argent ou pas ?**

Pas, comme nous, c'était pas..., ils faisaient ça pour...

**D'accord.**

Je vous expliquerai après comment ils ont été arrêtés.

**D'accord.**

Donc vous receviez différentes équipes, ici, deux autres équipes, dont une du ministère...

Il y en avait deux, dont une du Ministère de l'Intérieur, qui est venu à Prats après, il s'y est d'ailleurs marié.

**Mais pourquoi vous dites qu'il était du Ministère de l'Intérieur ?**

Mais parce qu'il y travaillait, et il a été envoyé du Ministère de l'Intérieur, certainement en cachette, parce que..., enfin on n'en sait rien mais...

**C'est une volonté du gouvernement du maréchal Pétain ?**

C'était une volonté certainement, il voulait envoyer des travailleurs soit disant pour des...

**Ah d'accord.**

... des voies...

**Mais par pour faire des passages ?**

Pas pour faire des passages non.

**Ah !**

Seulement il faisait parti, avec quelqu'un certainement qui était au Ministère de l'Intérieur, et qui cherchait à faire ça, qui cherchait à faire passer du monde, lui aussi.

**D'accord, donc on a choisit votre hôtel parce que déjà c'est un hôtel donc il y avait beaucoup de monde qui y passait, qu'il était très bien situé.**

Ah de ce point de vue, tout le monde pouvait arrivé sans être..., ça se voyait un peu, certains se disaient mais comment se fait-il qu'il y ait tant de monde, mais ils ne savaient pas pourquoi, vous comprenez.

**Mais vous aviez de quoi les nourrir ?**

On les nourrissait avec ce dont on disposait.

**D'accord.**

Avec ce dont on disposait, parce qu'on avait..., il y avait quelque chose que l'on avait beaucoup je me rappelle pas et qu'on pouvait leur en donner, je me rappelle pas ce que c'était, si c'était des haricots ou..., mais enfin nous on avait encore de quoi les « assaisonner », alors des plats de haricots, des trucs comme ça, vous savez on y arrivait. Le pain, ils arrivaient beaucoup, presque tous, ils arrivaient avec des tickets, pour partir en Espagne ils n'en avaient pas besoin, alors ils me donnaient des tickets. Et alors moi ces tickets me permettaient d'acheter pas mal de choses.

**Ca a pas fait des jalousies ?**

J'en sais rien, ils le savaient pas.

**Parce que...**

On n'en parlait pas, on n'en discutait pas.

**Mais parce que les gens ils ont bien dû vous voir. Tiens il y a beaucoup de gens qui passent chez vous, vous avez beaucoup de...**

Oui alors vous voulez que je vous dise, on disait que c'était l'hôtellerie qui nous donnait des tickets, vous voyez, on recevait des tickets de l'hôtellerie aussi, qui nous donnait un certain nombre selon les repas que l'on affichait, vous voyez, ils nous donnaient en proportion de..., en proportion du travail que l'on faisait.

**Mais donc de 1940 à 1942 il n'y a pas d'Allemands ici, mais la police fait des mesures de rétorsion pour tout ceux qui aident la Résistance.**

Oh oui.

**Vous n'avez pas eu peur ?**

(rire) Je vous dis qu'on était inconscient. On faisait attention, on en parlait pas beaucoup, vous savez il y avait beaucoup de silences, les gendarmes, les gendarmes vous savez étaient au courant qu'ils descendaient ici, je sais pas comment mais enfin ils le savaient. Ils savaient, ils ne disaient rien.

**Les gendarmes de...**

De la commune de Prats.

**De Prats ?**

Oui.

**Ils étaient beaucoup ?**

Il étaient 4 ou 5.

**Oh d'accord.**

4 ou 5 gendarmes.

**Et vous n'avez pas eu peur qu'il y ait des mesures de répression ? Pas contre vous, mais contre votre famille ?**

**Votre père, votre mère, votre sœur.**

Non, enfin euh...

**Vous y pensiez ?**

On y pensait pas.

**Ah d'accord.**

On n'y pensait pas. C'était je vous dis, de l'insouciance. Oh si on se disait, si les Allemands si la Gestapo nous attrape, si la Gestapo nous attrape oh et bien nous partirons nous promener en Allemagne, vous voyez. On ne savait pas que les camps de concentration existaient.

**De toute façon les Allemands n'étaient pas encore ici.**

Non.

**Donc euh...**

Au début, donc c'était les gendarmes qui nous visitaient, puis après ça a été la Gestapo, alors la Gestapo ça changeait, ça on en a eu pendant la Gestapo.

**D'accord.**

Quand vous êtes rentrée en résistance, donc avec Abonel..

Oui.

**...et son adjoint, vous ne vous rappelez pas de son nom ?**

Non, mais ça vous savez à (...) on peut le savoir facilement

**Mais vous avez appartenu à un réseau ?**

Oui à celui de, au réseau..., je ne me rappelle pas le nom, j'essaie de trouver le nom du réseau.

**D'accord, c'est le réseau Alibi...**

Oui.

**...et le réseau Jean de Vienne. Alors ça marchait comment ? Vous faisiez parti du réseau Alibi ? Ou du réseau Jean de Vienne ?**

Des deux.

**Ah des deux.**

Les deux. On était avec trois réseaux, qui nous envoyaient des gens qui voulaient passer en Espagne.

**Mais pourquoi trois réseaux ? Alibi, Jean de Vienne, et le troisième c'est quoi ?**

Le troisième, je ne me rappelle pas le nom, et il venait du centre, du côté de Bordeaux, c'était du côté de Bordeaux, par là-bas.

**Ah il traversait la ligne de démarcation.**

Oui, oui bien sûr qu'il dépassait, il sortait de la ligne de démarcation.

Puis ils essayaient de trouver surtout un guide, quelqu'un qui les guide pour aller, pour aller en Espagne.

Je vous dirai que ces deux garçons qui les accompagnaient, ont été pris par les Allemands, et à partir de ce moment-là avec celui qui était du Ministère de l'Intérieur, il est venu et il me dit : « qu'est-ce que vous en pensez ? Comment on pourrait faire ? », j'ai dit ma foi nous sommes à côté de la frontière, « oui, mais comment sauront-ils le chemin ? », j'ai dit : « c'est facile le chemin pour aller à la frontière. Il y a le (calidin), c'est un affluent du Tec, et il prend sa source à la frontière, juste à la frontière. Ils n'ont qu'à monter le (calidin) et ils arrivent ».

Mais ce n'était pas facile, parce qu'il avait été raviné par une inondation, ah je vous assure qu'ils pâtissaient paraît-il pour passer. (rire) Quand ils sont revenus, ils ont dit qu'ils s'en étaient vu, d'autant plus qu'il y avait beaucoup de femmes âgées à l'époque.

Mais enfin il n'y a personne qui a été pris, vous voyez. Cela c'est passé assez bien, et personne n'a été pris.

**Mais quand vous disiez qu'il y avait des personnes âgées, j'aimerais savoir qui est-ce que vous receviez ici et qui est-ce que vous faisiez passer ?**

Alors ils me venaient avec une recommandation.

**Recommandation de qui ?**

Une recommandation de... de les accompagner aussi, monsieur Abonel avec le Commandant Feti, avait un ami qui était son lieutenant et il en accompagnait beaucoup. Et il a été pris, après, même après il a été mis en camp de concentration français parce qu'on l'a accusé de crime, de..., je ne sais pas, on l'a accusé. Ce pauvre garçon, alors qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait, parce que la Police Nationale a été critiquée.

**Mais le Commandant Féti, Féti hein ?**

Oui.

**C'était le chef d'Abonel ?**

Non, je ne crois pas.

**Non ?**

C'était un autre. Alors c'était lui qui était Jean de Vienne.

**Féti ?**

Oui.

**Ah d'accord, et ils se connaissaient Féti et Abonel ?**

Non je ne crois pas.

**Et est-ce que Féti savait que vous travailliez pour Abonel ?**

Oui, si, il n'y avait pas de raison pour que je le cache.

**Et Abonel savait que vous travailliez aussi pour Féti ?**

Eh bien oui certainement, je ne me rappelle plus, mais certainement.

**Donc le Commandant Féti travaillait pour Jean de Vienne.**

Oui.

**Et Abonel il travaillait pour qui ?**

Eh bien pour l'autre, pour euh...

**Alibi ?**

Alibi oui.

**Ah d'accord, parce que je vous explique pourquoi c'est assez étonnant que vous travaillez pour deux réseaux. C'est que si jamais vous vous faites attraper, que l'on vous passe à la torture, imaginons que vous parliez, vous pouvez tomber quelqu'un de Alibi...**

Oui.

**...et quelqu'un de Jean de Vienne. Donc c'est un risque énorme !**

Oui je sais. Oui mais vous savez on n'y pensait pas à tout ça.

Maintenant on réfléchit, on se dit ça pouvait arriver, mais ça n'est pas arrivé. Et nous avons eu longtemps des réunions à Perpignan, dans une maison où nous autres on se donnait rendez-vous, où on portait des papiers, où on les inscrivait selon les endroits par où l'on passait les..., et puis il n'est rien arrivé non plus, je suis étonnée, c'était chez un marchand de vin. On y arrivait avec le panier et les bouteilles, vides, chez ce marchand de vin.

**Où ça ?**

A Perpignan. Alors comme ça les gens qui étaient dans la boutique du marchand de vin, nous voyaient nous voyaient avec un panier et des bouteilles, et se disaient que c'était des clients qui venaient chercher du vin. Et puis nous passions par la petite porte, par une petite porte, et on se trouvait ailleurs, dans une pièce, où on discutait de toutes ces choses là.

**Et vous repartiez avec des bouteilles vides ou des bouteilles pleines ?**

(rire) Vides ! Mais enfin on en buvait un peu, il avait du bon vin, alors on en buvait un peu là-bas chez lui

**Vous pouvez m'en dire un peu plus sur ce commandant Féti ?**

**Qui c'était ?**

Ce Commandant Féti était le commandant de la police, de la Police Nationale, c'était Nationale que l'on disait.

La Police Nationale qui inspectait, qui faisait la police dans le département.

**C'est un commissaire ou un commandant ?**

On l'appelait commandant.

**Ah c'était un militaire alors.**

C'était peut-être un militaire, oui parce que je crois que la police était militaire, cette Police Nationale qui a été dissoute après la guerre.

**D'accord. Et il était à Perpignan ?**

Il était à Perpignan oui.

**Je vous demande ça parce que vous me dites le commandant Féti de la police et je vois que Abonel est aussi commissaire de police, donc c'était peut-être, voyez, c'était peut-être le même ensemble.**

Peut-être, peut-être bien oui.

**D'accord.**

Abonel, était dans la police courante, vous voyez, c'était pas la même police. Abonel, il était de la police, je ne sais pas, comme il y a maintenant. Tandis que celle-ci c'est une police qui a été créée pendant la guerre, la Police Nationale, il me semble.

**D'accord.**

Il me semble que cela s'appelait la Police Nationale.

**Par contre, j'aimerais savoir qui est-ce que vous receviez ? Vous m'avez dit tout à l'heure des Anglais ?**

Oui, oui, pas mal.

Oh un peu de tout (rire), des Anglais, des Hollandais, des Belges, vous savez, ils venaient ici, et donc il fallait leur trouver quelqu'un qui leur indique le passage.

**Et comment vous faisiez pour vous faire comprendre ?**

Il y en avait quelques-uns qui parlaient français, ou alors ils me portaient des lettres.

**Ah, des lettres, des lettres de recommandation.**

De recommandation, oui.

**Du commandant Féti.**

Oui.

**Vous en avez reçu beaucoup ?**

Oui pas mal, et on en avait reçu de ceux, vous savez, qui étaient dans ces fameuses usines, en Suède, qui fabriquaient (...) pour les avions.

Et j'ai lu un article à la fin de la guerre, qui disait que les Allemands le savaient et qu'ils les avaient suivis pour voir ce qu'ils faisaient.

**Donc vous me disiez aussi que vous aviez reçu des aviateurs ?**

Oui,

**Qui avaient été abattus en France ?**

Oui, qui avaient été abattus.

**Vous aviez le temps de discuter un petit peu avec eux ?**

Oui, mais je ne parlait pas anglais, ils étaient toujours accompagnés par quelqu'un qui les comprenait, vous voyez.

**Vous aviez tout de même des contacts avec eux ?**

Par intermédiaire.

**D'accord.**

Puis il y a ma fille, qui le parle couramment elle l'anglais, et qui aurait pu recueillir beaucoup de renseignements.

**Mais, ils restaient longtemps à l'hôtel ? Enfin au café-restaurant ?**

Non ! Le lendemain matin ils fichaient le camp !

**Ah d'accord, ils arrivaient la nuit.**

Ils arrivaient à n'importe quel moment, et il y en avait qui venaient avec des voitures.

Cet officier dont je vous parle, avec monsieur Féti, conduisait une camionnette, alors il en transportait avec cette camionnette, et il disait toujours qu'il accompagnait des prisonniers qui devaient travailler dans les bois d'ici.

**C'est la personne qui appartenait au Ministère de l'Intérieur, c'est ça ?**

**Mais il connaissait le commandant Féti ?**

Je pense que oui, mais je ne m'en rappelle pas très bien.

Mais je crois qu'il ne venait pas aux réunions, à Perpignan, on n'en avait pas eu beaucoup, mais enfin il y en avait eu quelques unes. Il y en avait tout de même une ou deux par an.

**Et vous étiez beaucoup à ces réunions ?**

Une dizaine.

**Une dizaine, et vous étiez les seuls de Prats-de-Mollo ?**

De Prats-de-Mollo, du département et hors du département.

**Mais qui est-ce qui y assistait ? Vous, votre père ?**

Non, non moi.

**Vous toute seule ?**

Oui.

**D'accord. Donc quand vous receviez ces aviateurs, tous ces étrangers qui devaient passer la frontière, il restait moins de 24 heures.**

Oui, et il fallait aussi leur faire des papiers, alors on prenait les pièces d'identités, pour que les espagnols ne les renvoient pas.

Ils portaient sans pièces d'identités. Ils donnaient de fausses adresses, c'est pour ça qu'après la guerre il y eu énormément de cartes d'identités, et moi ces cartes je les donnais à la police de (Ser...), à monsieur Abonel.

Et monsieur Abonel s'en servait pour donner à ces gens-là, à ces aviateurs.

Alors moi il fallait à tout prix que je relève le genre de la personne, par exemple comme vous, dire que vous êtes grand, mince, que vous avez un gentil sourire...

**Merci (rire) !**

(rire), que vous êtes d'un tempérament gaie, dire à peu près comment vous étiez.

Je ne sais pas trop faire les portraits mais enfin, je faisait un portrait approximatif. Et ça a toujours marché.

**Mais vous les gardiez ici les faux papiers ? Enfin, les vrais papiers que vous donniez euh...**

J'en ai gardé un peu, et les autres ont été brûlés, chez mon grand-père. Quand on a été arrêté, on les a brûlés dans la cheminée, même les papiers que les gens avaient laissés et qu'ils devaient venir chercher après la guerre.

Il y en a eu beaucoup qui nous les ont demandés, mais je leur ai expliqué qu'ils avaient été brûlés.

Ils avaient été brûlés parce qu'il y a eu une personne du village...

**On y reviendra, on y reviendra. Je veux juste vous dire, les gens qui venaient ici pour traverser la frontière, ils venaient vous m'avez dit, des fois en voitures, ils les laissaient où les voitures ? Ils les prenaient ?**

C'est à dire que c'est la police qui les accompagnait, avec Féti, il y avait des gens qui avaient quelques voitures.

**Des voitures personnelles ?**

Personnelles.

**Mais ils ne pouvaient pas traverser avec...**

Non, et puis après il y avait un guide, mais le jour où le guides ont été « cueillis » par les Allemands, il a fallu qu'ils passent par la solution du...

**Mais...**

On les faisait descendre, voyez, par là voyez il y un mûr, on leur faisait sauter le mûr, ils étaient sur le bord du (tec), et à cinquante ou cent mètre ils trouvaient l'embranchement, sur la gauche, qui les ramène à la frontière. Là-bas ils n'ont qu'à faire que quelques mètres et ils sont en Espagne.

**Et les voitures qu'est-ce qu'elles devenaient ?**

Et bien oui, mais c'était des gens qui repartaient, ils cherchaient..., ils étaient accompagnés par quelqu'un qui était au courant.

**Mais les voitures ne restaient pas ici ?**

Non. Ou bien ils venaient incognito et puis...

**Parce qu'il y a quelque chose d'étrange que vous me dites, vous me dites qu'il y avait peu de voitures à cette époque. Et pourtant, il y avait des voitures qui venaient puis qui repartaient, puis d'autres qui venaient puis qui repartaient...**

Oui mais ça ne faisait pas..., il y eu des fois où il nous est arrivé d'avoir des autobus pleins, ils avaient pu passer, ils avaient des papiers pour passer. Il y avait des fois des autobus pleins.

**Mais vous avez fait passer des centaines de personnes !**

Oui.

**Donc les faux papiers, enfin les vrais papiers...**

Je les gardais

**...vous les gardiez, mais c'était extrêmement dangereux parce que ça, on vous trouvait ave ça, c'était très très dangereux !**

Oui je sais, et j'en ai eu.

Ils m'ont trouvée avec des papiers, avec le porte-monnaie de quelqu'un qui s'appelait, c'était le lieutenant, c'était un Canadien, je ne me rappelle pas le nom, et il y avait le lieutenant Trechaud (orthographe non sûre) et son frère qui s'en occupaient aussi, qui étaient dans l'armée eux.

**De l'armée, euh oui...**

De l'armée, de l'armée, ils étaient dans l'armée quoi.

**Ils étaient à Prats ?**

Non pas à Prats, mais de Paris, ou je ne sais plus où. Eux ils s'appelaient Trechaud (orthographe non sûre) je ne sais pas si le second il est vivant, il y en a un qui est mort en Nouvelle Zélande, il a échoué dans un tempête, dans un tempête, il avait un canot, il était sur la mer, il s'est noyé et il a échoué. Il s'est noyé accidentellement.

Ils s'occupaient de faire envoyer du monde, ils venaient de Hollande, de Norvège, et c'est le canadien parlaient l'allemand sans accent, qui allait en Allemagne lui, aussi.

**Et donc vous, vous avez reçu ce Canadien.**

Oui

**Et vous vous êtes fait attrapée avec ces papiers ?**

Non, c'est à dire que quand j'ai été prise par les Allemands...

**Ah d'accord, alors on y reviendra après.**

Oui.

C'est quand les Allemands sont venus, vous verrez, c'est une petite comédie ça.

**Juste une question. Parmi les groupes qui faisaient de la résistance, il y avait vous qui était en contact avec Abonel et son adjoint à S...**

Avec monsieur Féti à Perpignan.

**...avec le commandant Féti à Perpignan, avec l'homme du Ministère de l'Intérieur qui s'occupait des ...**

Des prisonniers, des voleurs, des petits prisonniers.

**...donc il y avait ces trois là, plus les frères Trechaud (orthographe non sûre) qui étaient dans l'armée.**

Mais ils venaient d'où les frères Trechaud ?

Ils étaient cousins, cousins germains, ils étaient dans l'armée, ils étaient officiers.

**Mais comment ça se fait qu'ils viennent à Prats-de-Mollo ?**

Et bien ils y sont venus par l'intermédiaire de la police de S...

**Ils étaient à Perpignan ?**

Celui qui s'est noyé s'occupait de la distribution de l'argent, et il y a eu une histoire d'argent, et j'ai l'impression que c'est lui qui l'a gardé. Il y avait pas mal de millions, parce qu'il fallait tout de même de l'argent pour certains.

**Oui.**

Il y a de l'argent qui a disparu, il y a eu une histoire d'argent assez importante. Mais je n'en ai rien su, ça a toujours été le mystère.

Celui de Perpignan qui nous recevait, ce marchand de vin de Perpignan, il en savait assez long sur toutes ces histoires, monsieur Soubielle, oh il était passionné lui.

**Soubielle ?**

Oui Soubielle, comme cela se prononce avec deux « l ».

**Deux « l », deux « le » ?**

Oui. Sa fille, il a une fille qui habite Paris, il n'avait que cette fille.

**Il faisait partie aussi du réseau Jean de Vienne ?**

Oui avec monsieur Abonel.

**Du réseau Jean de Vienne ou du réseau Alibi ? Soubielle ?**

Soubielle, le réseau avec monsieur, avec le commandant Féli.

**C'est Jean de Vienne.**

C'est Jean de Vienne, donc.

**Donc en fait ici, si je comprends bien, il y avait des vrais-faux papiers, il y avait des, des prospectus ?**

Non pas des prospectus. Tous ces papiers que me donnaient ceux qui passaient en Espagne, je les remettait à Abonel.

**Mais il y avait des renseignements que vous transmettiez en Espagne ?**

Oui mais c'était un des deux Espagnols qui les apportaient.

**D'accord, mais qui c'est qui vous les donnait ces renseignements ?**

Ah bien c'était aussi bien les uns que les autres.

**C'est à dire ?**

Abonel, Féli, ou les uns et les autres.

**Il y avait quoi comme papiers que vous donniez à cet Espagnol ?**

Oh c'était des renseignements militaires.

**Des cartes ? Des phrases, c'était quoi ?**

Il y avait des phrases, on avait des mots de passe, je ne rappelle plus le quel s'était par exemple quand il venait me voir, on avait un mot de passe, vous savez. Je ne me rappelle plus lequel.

**J'ai vu que vous étiez Force Française Combattante, ça veut dire quoi ?**

C'était militaire.

**C'est à dire.**

C'est à dire l'armée.

**C'est vous qui avez voulu être Force Française Combattante ?**

Non, on m'y a mise d'office.

**Qui c'est qui vous y a mise d'office ?**

Féti. Le commandant Féti

**Mais je vois vous n'êtes pas Force Française Libre.**

C'est une autre organisation ça Française Libre ?

**Alors je vous explique. Tous ceux qui étaient dans la Résistance et qui se sont inscrits en tant que résistants avant 1943, ils ont droit au titre de Force Française Libre, tous ceux qui sont inscrits à la Résistance après je coirs que c'est juin 1943, ils sont Force Française Combattante. Mais vous étant donné que vous étiez dans la Résistance depuis 1941, vous auriez dû avoir droit au titre Force Française Libre.**

Peut-être ils me l'ont donné, je n'en sais rien. Je n'en sais rien si pour les médailles ils me l'ont donné, je ne sais pas.

**Dîtes-moi..**

Alors vous savez ce n'est pas moi qui me suis occupée des médailles que j'ai reçues, on me les données.

Monsieur Féti, ça a été lui la première, donc la Croix de Guerre, c'est la Croix de Guerre, c'est lui qui me l'a faite avoir. Puis celle de résistante, la médaille de la résistance, nous ne sommes qu'une vingtaine de femmes à l'avoir eu. On est pas plus.

Peut-être que je suis la seule survivante.

Alors celle-ci c'est peut-être Force Combattante, parce que c'est un monsieur qui s'en occupait, un ancien de l'armée, c'est l'armée qui me l'a faite avoir.

Et puis la médaille, l'ordre du mérite, c'est tout le restant quoi.

**Donc vous commencez à faire de la résistance, tout commence à se mettre bien en place, vous faites passer des gens, comment Vichy réagit-il ?**

Je crois qu'il ne l'a jamais su.

**Mais les forces de Vichy, c'est à dire la police, la gendarmerie.**

Les gendarmes sont venus quelques fois, à certains moments il y avait un brigadier, je ne sais pas si c'était un brigadier, qui cherchait des histoires, vous voyez. Ils cherchait des histoires parce qu'on recevait du monde et il voulait savoir ce que c'était, il avait fait des rapports.

On lui a expliqué ce qui en était et ça c'est arrêté.

**Mais il a cherché des histoires à qui, à votre père ou a vous ?**

Pas à nous personnellement, parce qu'il voulait surprendre, mettre en prison ceux qui les conduisaient jusqu'à la frontière.

Finalement on lui a expliqué et puis ça c'est arrêté.

**Mais comment ça vous lui avez expliqué ? Vous avez été le voir ?**

Ca a été eux-même qui lui ont expliqué, ceux qui les conduisaient, qui lui ont dit que c'était pour ça.

**Qui ça « ça a été eux-même » ?**

Les deux garçons, le garçon espagnol et le garçon français.

**Vous ne vous rappelez pas de leur prénom ou de leur nom ?**

Un s'appelait Jean, et l'autre, l'espagnol, je ne me rappelle pas le nom, Pedro je crois. Pedro et Jean.

**C'était des garçon du village ?**

Jean oui, mais l'espagnol non, il était venu ici pour travailler. Il travaillait ici à Prats. Je vous expliquerez comment ils ont été arrêtés.

**Après, après, on n'y est pas encore, on n'y est pas encore (rires)**

**Là j'ai une carte (j'arrête un peu ça : magnétophone)...**

Au début ils passaient par où ils pouvaient.

**D'accord, ils longeaient le Canidel, et après ils passaient là où ils pouvaient.**

Oui, ils étaient à la frontière, presque. Mais ça c'est après, quand ils ont été pris par les allemands, qu'ils longeaient le Canidel, hein.

Avant c'était eux qui le trouvaient le chemin, s'ils voyaient, s'ils croyaient que le chemin était pris par les Allemands, parce qu'ils surveillaient, ils passaient par un autre endroit. Ils montaient, d'ailleurs ils faisaient monter les montagnes, si c'était du, c'était dur, mais enfin ils arrivaient quelque part.

**Cela prenait longtemps pour les faire passer en Espagne ?**

Je crois que oui, ça prenait du temps.

**C'est à dire ?**

Quelques heures.

**Ah quelques heures ! En 24 heures c'était fini, même pas en 12 heures !**

Ils partaient le matin oui.

**Et ils revenaient le soir ?**

Ils revenaient le soir oui.

**Ou ils revenaient le lendemain ?**

Le lendemain, ça dépend, ça dépend s'ils savaient qu'il y avait de la police par la montagne, ils se cachaient et puis, et puis ils partaient plus tard.

**D'accord. Mais ils faisaient ça en été...**

Tout le temps.

**...en hivers aussi ?**

En hivers aussi.

**Il n'y a pas de la neige dans les montagne ?**

Non il n'y en avait pas.

**Cela ne bloquait pas ?**

Non. Si il y avait de la neige qui bloquait, eh bien ils n'y allaient pas, voilà, un point c'est tout.

**Mais en attendant ceux que vous deviez faire passer, ils attendaient ici !**

Oui, il nous est arrivé de garder 6 garçons, 6 jeunes hommes qui étaient étudiants dans un école militaire du côté d'Avignon, il me semble, et bien ceux là on les a gardés.

Et puis il y a eu une arrestation dans leur pays, alors on a eu peur et on les a fait partir le lendemain. On nous avait dit de les garder parce que c'était des enfants de militaires, qui étaient avec De Gaulle. Les enfants avaient été pris comme otages, alors ils les ont groupés ici

ces 6 enfants, ils ont pu venir jusqu'ici, et c'est un garçon qui était de Thuir qui les a accompagnés.

Ils nous a dit : « je reviendrai, je porterai tout l'argent qu'il faut pour qu'ils passent en Espagne ». Puis il n'est jamais revenu.

**Mais...**

Il n'est jamais venu et on a su après, bien plus tard, qu'il avait été pris et il est mort d'ailleurs en déportation.

**Ah il a pas parlé hein.**

Non. Alors ces garçons nous les avions là, et comme on l'attendait parce qu'il devait revenir le lendemain, on a attendu 5 ou 6 jours, et on a trouvé que cela faisait longtemps, on les a fait partir et puis ils se sont débrouillés.

Parce que il y en a beaucoup qui sont venus nous voir après la guerre, en famille, mariés avec les enfants, il y en a deux ou trois qui sont venus.

**Ces enfants ils avaient quel âge ?**

Ils étaient jeunes, ils étaient étudiants.

**Mais ils sont partis à travers la montagne ?**

Avec un guide.

**Ah d'accord, avec un guide.**

Avec le guide.

**Mais il n'y avait pas encore les allemands ?**

Non.

**C'est ce que je voulais savoir.**

Et les juifs ? Avant que les allemands n'arrivent.

Les juifs, il en est passé pas mal.

**Et comment vous le saviez qu'ils étaient juifs ?**

Ils nous le disaient.

**Ils n'avaient pas peur que vous les dénonciez ?**

Non, ils avaient confiance. On les envoyait ici en leur disant d'avoir confiance.

**Et c'est qui, qui vous les amenait ces juifs ?**

Oh les uns ou les autres vous savez, qui connaissaient par exemple, je ne sais pas, vous savez dans un village on sait qu'un tel connaît un tel, ce tel connaît un autre qui peut arranger...

**Et bien justement, cela facilite les dénonciation ça !**

Oui.

**Mais comment ça se fait qu'un jeune de Thuir , vous le connaissez vous ?**

Et bien parce que c'est la police de Seret qui a dû nous le faire connaître.

**Ah d'accord.**

Et il est venu que pour ceux-là, que pour ces 6 qu'après jamais plus il n'est revenu, et que d'ailleurs il n'a jamais plus réapparu, il a été arrêté par les allemands et il est mort en déportation.

**A partir de quelle époque vous avez commencez à rencontrer des juifs ?**

Vous savez que dès que la ligne de démarcation a été mise, que les allemands ont envahi toute la France...

**En 1942 ?**

Certainement. Tant qu'il y avait la ligne de démarcation ils pouvaient venir ici, ils avaient la liberté de venir dans les régions non occupées.

*(Madame POULIQUEN se lève, attrape un livre et dit : « il est pas mal se livre, il parle de la Résistance, vous l'avez lu ? . Monsieur DI MARCO répond qu'il ne connaît pas le livre. Interruption quelques instants de l'interview)*

**Donc vous avez rencontré des juifs, beaucoup ?**

Pas mal. Ils partaient en groupe. Par exemple ils passaient des familles entières.

**Famille, femmes et enfants, à travers la montagne !**

Oui, oui, à travers la montagne.

**Ça devait être dur !**

Oui !

**Et ils vous disaient pourquoi ils étaient...**

Ils partaient parce qu'ils avaient peur des Allemands, et ils voulaient pas êtres pris par les Allemands.

**D'accord.**

Mais je me demande pourquoi tous ces juifs on les a obligés à mettre l'étoile, parce qu'ils n'avaient qu'à pas la mettre, il y en a qui ne l'ont pas mise l'étoile et puis on ne leur a rien dit.

**Mais quand ils arrivaient à Prat-de-Mollo, ils avaient l'étoile ?**

Non, ils arrivaient aussi par l'intermédiaire de gens qui leur avaient donné des renseignements, certains avaient eu des renseignements de celui de Perpignan, d'autres celui de Perpignan les envoyait ici, des fois ils passaient par l'intermédiaire de 3 ou 4 personnes, vous voyez.

**Je reprends avec les juifs, quand ils arrivaient à Prats, ils n'avaient pas l'étoile ?**

Non.

**Ils étaient en civils.**

Oh oui.

**Oui mais ça c'est après que les Allemands soient arrivés ?**

Soient arrivés oui.

**Mais avant que les Allemands soient arrivés, vous en aviez vu des juifs ?**

Des juifs non, ils étaient dans le sud de la France, et dans le sud de la France on les cherchait pas.

**Par contre, vous faisiez partir des gens vers l'Espagne, mais est-ce que vous avez eu des gens qui venaient d'Espagne, enfin, qui venaient en France ?**

Qui venaient en France, non.

**Non.**

Non je ne pense pas, les voyages ne se faisaient pas facilement.

Vous voulez dire des Espagnols qui venaient ici ?

**Ou des agents secrets, ou des parachutistes.**

Vous savez des parachutistes, ils nous le disaient pas si...ou par exemple si, si, les aviateurs ils nous l'ont dit qu'ils étaient aviateurs, ils nous l'ont expliqué, ils sont venus avec un ministre je vous disais, ceux-là, ces 4, mais il en est venu pas mal, il en est venu de Suède, je vous l'ai dit ceux qui allaient voir dans ces usines, ce qu'on appelle je crois « l'eau morte ».

**D'accord.**

Ce qui se fait au gramme, qui tombe au goutte-à-goutte, au goutte-à-goutte...

**On passe à l'année 1942. 11 novembre 1942 les Allemands envahissent la Zone Libre.**

**Comment..., ça c'est passé en novembre ici aussi ?**

Oui mais j'ai pas beaucoup de souvenirs de ça, je crois que ça c'est passé assez tranquillement.

Les Allemands sont venus, ils sont venus un point c'est tout.

Ils étaient installés, la Gestapo s'était installée à Perpignan, mais on n'a pas su grand chose.

**Mais ils sont venus dans la nuit ?**

J'en sais rien, certainement, j'en sais rien. Je ne me rappelle pas de ça !

Les Allemands s'installent en France, ils sont à Arles, la Gestapo était à Arles et euh...

**Et ils étaient nombreux ?**

A Arles ?

**Ici à Prats.**

Oui ils étaient un vingtaine je crois, c'étaient des douaniers, ici.

**Comment vous saviez qu'ils étaient des douaniers ?**

Et mais parce qu'ils l'ont dit. C'étaient d'anciens douaniers vous savez.

**Ils vous l'ont dit ?**

Oui.

**Ils parlaient français ?**

Non, mais ils ont expliqué, on arrive bien à se comprendre tout de même, il y a bien toujours quelqu'un qui les comprend et qui dit ça voilà c'est des douaniers. C'était des gens âgés, c'était des personnes âgées hein.

**Ah !**

Personnes âgées. Il y en a qui n'étaient pas pour Hitler.

**Comment vous le saviez qu'ils n'étaient pas pour Hitler ?**

Parce que quand on s'est arrêté ils nous l'ont dit.

**Oui mais ils vous ont quand même arrêtés hein.**

Hein ?

**Ils vous ont quand même arrêtés.**

Oh mais c'est pas eux qui nous ont arrêté, c'est la Gestapo qui nous a arrêtée , il y avait les douaniers avec les fusils pour nous garder, et ils nous disaient de nous taire, c'est tout ce qu'ils nous disaient (rire).

**Donc il y a une vingtaine de soldats allemands qui sont arrivés, ils logeaient où ?**

Ils étaient en ville, au village, ils étaient au village, dans une maison, où nous avons été locataires après la Guerre de 14, qui est devenu un hôtel après. Et maintenant je sais plus, ça a été vendu en appartements.

**Ils logeaient tous à cet endroit ?**

Tous à cet endroit.

**Il y avait des officiers parmi eux ?**

Je ne crois pas.

C'était la Gestapo qui les commandait, je crois qu'ils venaient de la Gestapo.

**Ils avaient du matériel ?**

Non je ne crois pas. Du matériel, ils devaient avoir des fusils, des fusils et des balles. Au grenier chez moi il y en a des balles des Allemands.

**Des canons ?**

Non. Des canons non.

**Des voitures ?**

Des voitures ça certainement. Enfin il y en avait qui circulaient, ils circulaient en voitures.

**Mais voitures militaires ou voitures civiles ?**

Voitures civiles.

**Ils avaient des camions militaires ?**

Non des camions ils n'en avaient pas.

**Ils n'étaient pas beaucoup, vingt douaniers pour surveiller euh...vous étiez combien à Prats ? 3000 personnes ?**

Oh 2000 personnes. Ils ne devaient surveiller que les frontières. Parce qu'ils ne voulaient pas que l'on ai des relations avec l'Espagne. Ça ne nous regardait pas de nous occuper de l'Espagne. C'est ça ils voulaient empêcher ça, et le passage de renseignements et le passage de ceux qui s'enfuyaient. Ceux qui allaient rejoindre De Gaulle.

**Et pourquoi ils ne se sont pas installés au Fort-Lagrange ?**

Dîtes mais au Fort...

**Au Fort-Lagarde !**

Vous savez c'était pas facile d'accès, d'ailleurs premièrement, et puis secondement c'était pas arrangé comme maintenant, c'était en ruines le Fort. Il a été remis un peu en état pendant la guerre, après la guerre.

**Mais vous m'avez dit hier qu'en 1940 il y avait des Sénégalais là-haut, au Fort.**

Non pas au Fort, à la caserne, une caserne militaire. Une caserne à la sortie du village en allant vers la Preste.

**Ah d'accord, parce que je pensais que la caserne c'était le Fort moi.**

Non, non non.

**D'accord, et ils ont , les Allemands n'ont pas utilisé cette caserne ?**

Ils ont utilisé la caserne mais ils n'ont pas utilisé le Fort.

**Il y avait des douaniers allemands au village, dans une maison du village.**

Qui était tout de même plus confortable que la caserne.

**Et il y en avait aussi à la caserne ?**

Non, non ils étaient au village et puis après ils sont venus chez moi, ici en face.

**C'étaient des douaniers ?**

Oui.

**Et comment vous le saviez que c'étaient des douaniers ?**

Parce qu'ils nous l'ont dit...

Du moins une partie peut-être était des douaniers, une partie peut-être était des civils, mais enfin il y en a qui nous l'ont dit que c'étaient des douaniers. Ils faisaient parti de la douane.

**Ah oui c'est vrai vous me l'avez déjà dit.**

**Et il n'y avait pas d'officiers, parce que vous m'avez dit hier, « on va aller s'installer à l'endroit où mangeaient les officiers.**

Non ils mangeaient ensemble.

**Et vous m'avez dit que vous grattiez du sucre.**

Non on le grattait pas, on leur portait du sucre en poudre.

**Aux douaniers !**

Aux douaniers oui (rire), dans leur chambre, une demi cuillère de sucre fin, de sucre en poudre, avec notre petite boîte des pastilles Valda. Nous autres on prenait de la végétaline, pas de la végétaline, de la..., ce qu'on prend maintenant, ça me revient pas, je perd la mémoire de tous les noms.

**Mais euh, ils étaient combien à loger chez vous ?**

Il y avait tout le groupe.

**Tout le groupe ?**

Oui.

**Mais vous alliez fouiller dans leurs chambres ?**

Non.

**Vous ne fouilliez pas quand même.**

Oh non, pas à ce point là. Il mettaient tout de même ce qu'on leur distribuait, la nourriture, c'était sur une table.

**Quand les Allemands sont arrivés, quelle a été la réaction de la population de Prats ?**

Vous savez c'était les Allemands qui arrivaient, ils avaient peur. Voilà, un point c'est tout hein. On se demandait, enfin ils avaient peur, ils avaient une certaine hantise de se dire on a les gens qui font la guerre qui sont ici, c'est la police qui nous surveille, il faut faire attention, ceci cela.

La nuit on ne sortait pas, les fêtes ne se faisaient pas, bien sûr que les fêtes ne se faisaient pas ici, mais les réunions plus ou moins interdites, les gens essayaient de ne pas se faire remarquer.

**Et vous de votre côté comment vous avez réagi la première fois que vous avez vu un soldat en uniforme, un soldat allemand ?**

Je ne sais pas, je peux pas vous dire, je ne sais pas.

Quand ils sont venus pour m'arrêter, ça m'a fait une drôle d'impression.

**On y reviendra, on y reviendra.**

Mais avant, je les ai vu dans la rue, bon, j'ai vu les Allemands, c'est une émotion, une petite émotion peut-être.

**Mais quand vous les avez vu dans la rue ils étaient à pied ?**

Oui, oui. Ils circulaient à pied ici dans le village.

**Pas en vélo ?**

Si peut-être un peu en vélo, aussi oui.

**En moto ?**

Non, je ne les ai jamais vu en moto. Non.

**Dîtes-moi, comme ça se passe l'occupation d'une ville, moi je suis trop jeune, je ne peux pas connaître. Comment ça se passe ?**

Eh bien je ne sais pas, on est obligé de leur donner la marchandise qu'ils réclament, si on en a bien sûr hein, s'ils veulent toute la marchandise, il faut la donner toute, on ne peut pas dire, non j'en garde une partie que je distribuerai à mes clients.

Et puis ils inspectent, par exemple à la maison ou au bar ils venaient de temps en temps, vous savez, ils rentraient à l'improviste pour demander qui il y avait. C'est ce qui a fait arrêter les deux garçons dont je vous ai parlé, là, l'espagnol et le français.

**On y arrive, on y arrive...**

Ils rentraient à l'improviste.

**Ils vérifiaient la liste des clients ?**

Non, ils regardaient, ils demandaient qui ils étaient, s'ils étaient du village. Des fois ils rentraient et ils faisaient le tour, des fois ils consommaient et puis ils s'en allaient

**De toute façon ils dormaient chez vous.**

Eh oui ils dormaient là-bas, nous autres nous dormions dans une maison qui est en dessous, une villa que nous avons achetée après, par la suite.

**Mais leur bureau..**

Leur bureau était dans une partie de l'autre salle, en face, là où nous étions il y a deux salles vous voyez, celle où nous sommes allés c'est celle de droite et alors celle de gauche ils l'avaient partagée en deux, avec une séparation en bois, et ils avaient le bureau d'un côté. Des fois ils demandaient des gens dans le village, des cultivateurs, ils leur demandaient des explications de ceci, des explications de cela, ça faisait salle d'attente.

**Ah d'accord.**

Ça faisait salle d'attente pour eux et pour les gens du village qu'ils interpellaient, et pour les douaniers aussi à qui ils voulaient donner des renseignements...et...

**Les douaniers... français ?**

Les douaniers, non, allemands, quand ils avaient des ordres à donner.

**Qui ça ?**

Les Allemands, à leurs collègues.

**Ah d'accord, les douaniers, aux douanier !****Vous en profitez pour espionner ou pas ?**

Après par la suite oui, quand ils nous ont mis à la porte oui. On regardait, on savait les heures de départ pour les, pour les randonnées, les randonnées dans la montagne. Et alors on savait et on disait..., ce monsieur qui venait du Ministère de l'Intérieur avait surveillé comment ils faisaient les relèves. Et alors quand il y avait des relèves qui se faisaient nous autres on lui passait un coup de fil, et il savait qu'on pouvait passer. Parce que pendant un certain temps ce poste qu'ils occupaient dans la montagne était libre, alors on faisait passer les gens à ce moment-là. Au moment où on savait qu'il n'y avait pas d'Allemands qui surveillaient, parce qu'ils avaient des chiens aussi. Et alors les chiens trouvaient, mais ils avaient du poivre, avec du poivre on...

**Mais ils avaient beaucoup de chiens ?**

Il y en avait 3 ou 4.

**Des chiens comment ? Des chiens loup ?**

Des chiens loup.

**Ils étaient où les chiens loup ?**

En face dans la maison.

**Dans un chenil ou dans la maison ?**

Dans la maison.

**Et vous avez commencé à les espionner alors ?**

Oui.

**C'était facile ou...**

Facile..., on savait quand les randonnées, on savait quand les gardiens, quand ils faisaient la surveillance, qu'ils arrivaient et qu'ils se replaçaient, c'est à ce moment-là que les passages étaient vides.

**Mais où est-ce qu'ils étaient ?**

Il y avait les chambres ! Il y a 22 chambres là-bas en face.

**Mais leur poste, le poste de surveillance des douaniers, il était où ?**

Et bien dans la montagne.

**A la tour de mire ?**

Oui tout le long, ils avaient une certaine randonnée à faire, ils allaient d'un corps à un autre l'autre, vous voyez ils marchaient, ils avaient les chiens loup devant et ils savaient si quelqu'un devait passer.

Parce qu'ils en ont pris tout de même quelques-uns.

**C'est à dire, beaucoup ?**

Non, pas beaucoup, mais enfin ils en ont pris.

**Des gens que vous aviez reçus ici ?**

Non, non. Ils étaient ailleurs, ils étaient dans un autre hôtel.

**Et les gens que vous avez eu ici, il y en a qui ont été arrêtés ?**

Non nous autres chez nous, non.

Chez nous par exemple ils sont venus chercher, une fois ils cherchaient une négresse, qui n'était pas à la maison. Elle n'y était pas hein, alors je leur ai dit qu'elle n'y était pas. Ils n'ont pas cherché à la trouver vous voyez. Ils m'ont dit que si on ne la trouvait pas, « gare à vous ! » (rire). Ça a été une chance vous comprenez, alors on n'a pas été embêté.

**Mais elle venait d'ici...cette...**

Je sais pas d'où, je sais pas d'où elle venait, je sais pas.

**Quand il disait « gare à vous ! », ils vous menaçaient ?**

Oui c'était une menace, oui. (rire)

**Alors dites-moi les menaces, ça n'allait pas plus loin que ce « gare à vous ! » ?**

Non, non, mais enfin c'était suffisant. Aller dans un camp de concentration et ne plus revenir, ça suffisait.

**Mais qu'est-ce que je voulait dire, pourquoi, vous en entendiez parler du camp de concentration ?**

Non, oh non heureusement que personne ne savait rien, sinon on aurait tous abandonné. On a su ce qui c'était passé qu'après la Guerre.

**Mais ils convoquaient souvent des gens à leur bureau ?**

De temps en temps, des paysans, peut-être ils devaient leur demander des renseignements sur les terres, sur les chemins, sur je ne sais pas, voyez.

**De temps en temps c'est à dire, une fois par semaine, hein de temps en temps.**

De temps en temps quelqu'un, l'un ou l'autre d'une ferme était convoqué vous voyez, pour dire comment étaient les chemins. Savoir comment on passait pour aller en Espagne.

**Dites-mois quelles ont été vos relations avec les Allemands, quand vous viviez, quand vous étiez avec eux là-bas.**

Oh des relations tout à fait froides vous savez, on venait faire les chambres avec ma sœur, et puis bonjour-bonsoir, et puis c'était tout.

**Et avec vos parents ? Ça se passait comment ?**

Mes parents ils ne venaient pas.

**Ah ils avaient pas le droit d'y aller ?**

Non, je ne sais pas s'ils avaient le droit d'y aller, mais ils ne venaient pas.

**Mais en fait, quand ils sont arrivés, ils vous ont chassés ?**

Ah oui nous avons été chassés en 24 heures.

**En 24 heures, ah ! Et vous avez pu venir ici ?**

Ici c'était pas bâti, la villa où nous sommes allés, a été réquisitionnée par la mairie.

**Pour vous ?**

Pour nous autres oui.

**Ah d'accord. Mais l'hôtel ne fonctionnait plus ?**

Non.

**Vous n'aviez plus d'argent !**

Comment ?

**Vous n'aviez plus d'argent !**

Ils nous ont payé un loyer, je crois, je crois qu'ils donnaient un loyer dans toutes les villes, partout où il y avait des Allemands, ils versaient une somme. Je vous dirai que je ne me rappelle plus, on vivait avec ce que l'on avait, voilà.

**Donc vos activités de résistance, c'était terminé ?**

Rien, on nous donnait rien, on ne nous a jamais rien donné.

**Non mais vous ne faisiez plus de réunion, de résistance ?**

Si, oh si, si on continuait.

**Où ça ?**

A Perpignan.

**Ah mais Féti, il ne venait plus ici ?**

Non, oh non. Si, il passait tout de même des personnes pour aller en Espagne, mais ils venaient nous trouver.

**A la villa ?**

Ils venaient nous trouver à la villa.

**Alors que les Allemands étaient juste à côté !**

Juste à côté oui.

**Et Abonel, il venait aussi ?**

Abonel, oui, il était commissaire, il faisait ses tournées de police.

**D'accord. L'homme du Ministère de l'Intérieur, il venait ? Malgré les Allemands ?**

Il habitait Prats. Il venait nous voir ou alors des fois on allait le trouver et on lui expliquait, voilà.

**Et les cousins Trechaud ?**

Je vous ai dit que ils sont partis, il fût un temps où on ne les a plus revus. Jusqu'à la fin de la Guerre, on ne les a plus revus.

**Comment ça se passe les interdictions d'une ville, il y avait des interdictions ?**

J'en sais rien. Par la force des choses il y en avait.

**C'est à dire ?**

C'est à dire il y avait des interdiction de faites, je ne crois pas qu'il y ait un lieu qui soit interdit ici à Prats. Il n'y avait pas de lieu interdit où on ne pouvait pas aller. Non.

**Vous n'aviez pas de « ausweis », « laissez-passer » ?**

Non.

**Quelle a été l'attitude de la municipalité ?**

Ils ont fait ce qu'on leur demandait. La Préfecture devait leur dire ce qu'ils avaient à faire et puis les Allemands aussi. Les Allemands d'ailleurs s'adressaient à la Préfecture et puis la Préfecture donnait des ordres.

**Est-ce qu'il y a eu des actes de représailles ?**

Non, non.

**Il y a eu des coups de feu qui ont été échangés à Prats ?**

Non.

**IL y a eu des meurtres ?**

Non. Au départ peut-être il y a eu quelques coups de feu mais c'est tout.

**Est-ce qu'il y a eu des rafles à Prats ?**

Non.

**La Gestapo.**

La Gestapo et bien elle venait souvent, elle venait assez souvent, elle faisait le tour du village, allait à la mairie. Donc il n'y a rien eu de..., sauf notre arrestation.

**Mais ils étaient où la Gestapo ?**

A Arles sur Tech. L'autre groupe dont je vous parlais, ils ont fui en Espagne, alors la Gestapo est venu pour cet autre groupe, qui ont fait de la résistance.

Alors ils sont partis en Espagne et puis voilà, ils sont revenus à la fin de la Guerre.

**Et comment vous saviez que c'était la Gestapo ?**

Parce que on avait dû nous le dire.

**Il y avait quelque chose qui indiquait qu'ils étaient de la Gestapo ?**

On arrivait à les connaître finalement, si vous les aviez vu une fois vous les reconnaissiez.

**Ils se déplaçaient comment ?**

En voiture.

**Quel type de voiture ?**

A ça alors.

**Quelle couleur ?**

De couleur sombre en principe mais le type de voiture vous savez, moi je ne connais que les Deux-chevaux et les Rolls-Royce. Après je ne les connais pas (rire).

**Une traction-avant peut-être ?**

Oui peut-être, peut-être. Ou vous avez aussi ces voitures découvertes, vous voyez, un siège devant, un siège derrière, mais pas capoté, une décapotable.

**Et eux ils étaient habillés comment ?**

Avec l'uniforme.

**Uniformément ?**

Uniformément, c'était l'armée tout de même qui était à Arles sur Tech, la Gestapo.

**Ah oui mai...**

Elle avait l'uniforme la Gestapo. Pas toujours...

**Ils étaient en civils la plupart du temps. L'uniforme de la Gestapo, il est très reconnaissable, il est tout noir. Noir, noir. Les douaniers sont normalement vert-bouteille. Et ceux que vous appelez la Gestapo, ils étaient en uniforme noir ?**

Je ne me rappelle pas. (*fin 1<sup>ère</sup> face 2<sup>ème</sup> cassette*)

(*début 2<sup>ème</sup> face 2<sup>ème</sup> cassette*)

Parce que je ne crois pas qu'ils couchaient à la maison quand ils arrivaient, il y avait 18 chambres et ils étaient une vingtaine de douaniers. Il les fallait ces chambres, ils occupaient ces chambres, à deux lits mais pas plus.

**Ils étaient à deux par lit les douaniers ?**

A deux lits, des chambres à deux lits.

**Ah d'accord ! Mais la Gestapo qu'est-ce qu'elle a fait ici ? A part vous !**

Elle a pas fait grand chose, je ne crois pas. Elle a fait l'arrestation dont je vous ai parlée, des espagnols.

**Ah bien non, vous ne m'en avez pas parlé, c'est maintenant que l'on va en parler. Comment ça ils ont fait l'arrestation de Jean et Pedro ?**

Oui.

**Ils les ont arrêtés !**

Ils les ont arrêtés oui. Alors voilà, il avait été entendu parce que comme il s'occupait de passages et que cela commençait à devenir difficile, il avait été entendu qu'ils les enverraient à Montferret, le village qui est à côté, le village qui est à vingt kilomètres d'ici, pour faire du

charbon. Soit disant qu'il fallait du charbon, ils enverraient du monde pour faire..., pour couper les bois, pour arranger un peu, pour préparer ce « truc » à faire du charbon de bois.

**Qui ça « ils » ?**

« Ils », ceux qui..., enfin..., la « chaîne », le réseau si vous voulez.

**Oui.**

Donc il fallait s'organiser. Et avec les prisonniers qui étaient là, avec les prisonniers, et ils feraient du charbon de bois sous prétexte, et puis ça servirait de lieu de rencontre.

Et alors ils ont pris une carte, dans l'autre salle, là-bas il derrière la porte il y avait des petites tables de restaurant, ils ont pris des tables de restaurant et ils ont étalé une carte, dans le genre de celle que vous avez, pour voir l'endroit, le lieu, chercher le lieu qui conviendrait.

Et moi j'y étais, et je m'amusait quelques minutes avant sinon un peu plus ils me prenaient et m'amenaient dans les camps de concentration avec eux.

Ils cherchaient le lieu qui conviendrait le mieux pour le passage, parce qu'ils ne connaissaient pas très bien la montagne de ce côté là, vous voyez.

**Qui ça, Pedro et Jean ?**

Pedro et Jean.

**Oui.**

Et alors moi justement je leur ai dit « voyez que les Allemands se promènent par ici, faites attention ! », je leur dit « montez dans ma chambre », parce qu'ils savaient où était ma chambre, ils y mettaient des papiers, ils y mettaient des tas de choses dans ma chambre.

« Montez dans ma chambre et regardez cette carte dans ma chambre ! ». « Oh on aura vite fait ! ». On aura vite fait, la Gestapo est arrivée et ils les ont amenés. Ils ont pris tout même, les cartes et ils sont partis.

Moi quand je suis descendue, j'ai été étonnée, je ne les voyait pas et on m'a dit qu'il y avait eu la Gestapo qui était rentrée et qu'ils étaient ressortis ensembles.

**Chez vous ?**

Oui.

**Et ils ne vous ont pas arrêtée ?**

Et je n'y étais pas, j'étais dans ma chambre moi à ce moment-là.

**Et alors ?**

Non et ben non ils n'ont pas cherché autre chose, ils n'ont pas cherché pour quelle raison ils étaient là.

**Il étaient repérés ?**

Non je ne crois pas, comme je vous ai dit que des fois ils rentraient pour voir ce qui se passait.

**Mais ce ne sont pas les douaniers qui les ont arrêtés ?**

Si ce sont les douaniers, et la Gestapo est montée après. Vous comprenez ils les ont pris et la Gestapo doit être montée, et ils les ont amenés.

**Ce sont quand même les douaniers qui les ont arrêtés !**

Et on les a interrogés à Arles sur Tech. Il y a deux châteaux que les Allemands occupaient, et les interrogatoires avaient lieu là-bas.

L'espagnol a essayé de s'enfuir, et on lui a tiré dessus. Et ils l'ont tué. L'autre est parti en Allemagne, et en Allemagne après il s'est enfuit avec un parisien, qui est mort il n'y a pas longtemps, qui est mort il y a deux ou trois ans. C'était un gars qui était de Paris, et ils se sont enfuis tous les deux, ils étaient au camps de concentration, ils sont allés en Roumanie ou en Tchécoslovaquie, un village, où il y a eu un massacre de 30.000 ou 40.000 personnes. La Gestapo a entouré une colline, ils les ont tous fait monter en haut d'une colline et ils les ont tous fusillés. Il n'y a eu que 6 rescapés. Et alors entre autre parmi ces rescapés, ce monsieur de Paris.

**Et Jean il y est mort ?**

Il y est mort oui. Il l'a cherché pendant deux jours, il est resté là-bas à le chercher parmi les cadavres, il est resté pendant deux jours, il ne l'a pas trouvé.

**Dîtes-moi , est-ce qu'il y a eu d'autres arrestations de la Gestapo ?**

Non, ici non.

**Est-ce qu'il y avait de la collaboration à Prats ?**

Avec les Allemands ?

**Oui.**

Je ne sais pas. Il y en avait peut-être qui étaient partisans, mais ils n'ont pas ce que l'on appelle collaborés. Ils étaient partisans, ils les appréciaient mais sans plus.

**Il y en avait beaucoup ?**

Non.

**C'est-à-dire ?**

Quelques personnes du village.

**Est-ce qu'il y avait un groupe qui s'appelait le « Seul » ?**

Je ne sais pas.

**Le groupe « Collaboration » ?**

Je ne sais pas, j'en ai pas entendu parler.

**La Milice ?**

La milice, la milice si. Il y avait un docteur qui était un brave homme qui a été pris et puis qui a été relâché, tout de même.

**Il était milicien ?**

Il était milicien oui.

**Un docteur ?**

Un docteur, le père du docteur actuel qui est à Prats. Mais vous savez c'était un brave homme, et finalement personne ne lui en a voulu.

**Bon, il n'y avait pas d'attitude collaboratrice ?**

Non, ni même avec ce monsieur, je ne crois pas qu'il y en ai eu, vous savez, simplement l'idée quoi.

**Avec l'arrivée des Allemands, comment votre mouvement a t-il évolué ? Le mouvement de résistance. Parce que une fois que Pedro et Jean ont été arrêtés, vous avez fait quoi ? Il n'y avait plus de passeurs !**

Et ben c'est ce que je vous ai dit, on les faisait monter seul par le Canigou.

**Mais c'est vous qui vous en chargiez ?**

Nous on leur indiquait le chemin et puis ils partaient, oui.

**Et c'est toujours Féli qui les amenait ?**

Oui. Les deux réseaux, bon on leur avait expliqué ce qui en était, et ils ont trouvé que c'était très bien.

**Et les douaniers ? ils n'ont pas fouillé votre maison après l'arrestation de Pedro et Jean ?**

Après la mienne oui.

**Après l'arrestation de Jean et de Pedro...**

Non, non non.

**Pourtant ils les trouvent..., ils les trouvent chez vous avec des cartes et ils ne fouillent pas la maison ?**

Non, ils ne fouillent pas la maison, je vous ai dit que nous avons eu des tas de chances. Figurez-vous que moi quand on m'a arrêtée, j'avais des papiers que l'on m'avait donnés...

**On y arrive, on y arrive. Est-ce que vous avez eu de novembre 42, le moment où les Allemands arrivent, à l'arrestation, avant votre arrestation, est-ce que vous avez eu des agents anglais ?**

Oui des Anglais il en est venu. Des agents, je ne sais pas si c'étaient des agents, mais nous avons eu des anglais qui sont passés.

**Des juifs ?**

Des militaires juifs qui s'enfuyaient.

**Et qui passaient par là ?**

Qui passaient par là.

**Mais vous m'avez dit que quand c'était la Zone Libre, les juifs ils étaient pas trop inquiétés donc vous en avez pas rencontrés beaucoup. Mais une fois que les Allemands ont envahi toute la France, là vous avez ...**

Ah ça bien sûr il a fallu faire attention. Alors là oui il y a des juifs qui ont dû faire attention, il y a des juifs qui ont été pris.

**Oui donc ils ont essayé de s'enfuir ?**

Oui ils ont essayé de s'enfuir.

**Donc ils sont passés par où ?**

Il y en a qui sont passés par nous, il y en a qui sont passés par la Cerdagne, il y en a qui sont passés par ailleurs. Mais vous voyez la Cerdagne, eh bien j'ai lu un livre où il est écrit qu'ils sont étonnés que tous ces gens qui sont passés, ne soient pas revenus les voir après la Guerre.

Moi je trouve ça étonnant, parce que moi j'ai eu des visites en quantité.

On a eu nous autres des visites en quantité, mais il y a l'hôtel, alors vous savez déjà ils venaient à l'hôtel, moi à mon avis ils venaient faire voir à leur famille le lieu par où ils étaient passés, mais ils ne cherchaient pas à l'expliquer, à le dire, par exemple d'aller à la mairie ou au syndicat d'initiatives .Mais moi je l'ai su parce qu'ils étaient à l'hôtel, qu'ils descendaient pour manger.

**Ces juifs ils arrivaient soit par l'intermédiaire du commandant Féti, soit par...**

Soit par une ligue, il en venait envoyés par un réseau.

**Vous discutiez avec eux ?**

Si on pouvait discuter, bien sûr.

**Et ils vous disaient qu'ils étaient juifs ?**

Oui.

**Donnez moi quelques exemples. Vous vous rappelez ?**

On discutait, ils me disaient qu'ils étaient juifs et ils parlaient. Justement parmi eux il y a eu dans un groupe une femme qui s'est fait mal à la jambe, et après la Guerre elle est revenue et elle m'a dit : « si vous saviez ce que ça été dur ! ». Elle s'était fait une entorse avec les pierres. C'était une famille ça, il y avait des enfants qui étaient grands et tout.

**Vous en aviez souvent des familles ?**

Il y en a eu, maintenant souvent, il y en a eu. Je ne peux pas vous dire.

**Ils venaient avec des valises ?**

Oui ils venaient avec des valises, c'est pour ça qu'après on les a brûlées les valises, on gardait des papiers, on gardait certaines choses, comme de l'habillement.

**Et vous les mettiez où ?**

On les portait chez mon grand-père.

**Où il habitait votre grand-père ?**

Dans le village. C'est pour ça que quand on a été arrêtés, il y en a une personne qui est passée devant la maison, et qui a crié dans la rue : « ils ont qu'à aller ici, dans la maison de Bourges et ils en trouveront des affaires, les Allemands ! »

Alors après avoir entendu ça ma tante qui habitait à côté, elle a tout mis au feu et voilà.

**Votre grand-père il était en relation avec le commandant Féti ?**

Non. C'était ma tante surtout qui s'en occupait, on portait les valises, il y avait ma tante, la fille de mon grand-père si vous voulez qui vivait avec lui, et on gardait ces valises pour quand ils reviendraient. On y mettait le nom sur les valises. Le nom et l'adresse à qui ça appartenait. Elles étaient numérotées, enfin, il y avait une adresse quoi.

**Mais la liaison avec votre grand-père, grand-mère, et leur fille, c'est vous qui la faisiez ?**

C'était..., la maison était à mon grand-père.

**Oui mais c'est vous qui alliez porter les valises jusqu'à chez votre grand-père ?**

Oui c'est moi ou bien quelqu'un de la famille. Moi ou papa en passant, ou ma sœur.

**Et ça passait inaperçu ça ?**

Et la preuve que non, cette dame qui a crié dans la rue que l'on cachait des affaires chez mon grand-père (rire). Ça n'est pas passé toujours inaperçu. Une fois ça passe inaperçu, mais quand ça recommence...

**Pourquoi vous les avez aidés ces juifs ?**

Oh écoutez, moi je n'ai pas de choses mal dire dessus. Il n'y a pas de raison que je leur en veuille.

**Oui, non mais c'était une question (rire), bon.**

Il n'y a aucune raison que je leur en veuille, parce que je savais qu'ils étaient malheureux surtout, et que ça les embêtait de fuir.

**Oui mai...**

Je les plaignais surtout, hein, je les plaignais d'être obligés de s'enfuir.

**Mais on ne parlait toujours pas de camps de concentration ?**

Non. Oh les camps de concentration on ne savait pas ce que c'était.

**Même les juifs eux-même ne savaient pas ?**

Même les juifs ne savaient pas non.

**Alors ils pensaient quoi, où est-ce qu'ils étaient amenés ?**

J'en sais rien, justement c'est ce que l'on reproche à cet officier de Bordeaux qu'on a jugé, qu'il a fait partir et prendre beaucoup de juifs. Je sais pas, je sais pas pour quelle raison ils fuient. Parce que certainement dans les villes où ils étaient, ils devaient être certainement pris, martyrisés. Il devait y avoir des familles qui étaient parties et on ne savait pas où elles étaient. Vous savez les histoires juives qu'on voit dans les films, qu'on nous montre, qu'on nous explique comment ils ont été arrêtés, c'est pareil pour tous les leurs.

**Donc ils reprenaient le ruisseau, ils s'en allaient en Espagne, eux aussi ils n'ont jamais été arrêtés par les douaniers allemands ?**

Non par sur notre frontière. Mais en Espagne non plus, parce qu'en Espagne la Gestapo n'arrêtait pas tout de même les...

**Alors si je comprends bien les douaniers ils n'arrêtaient pas les passeurs, ils n'arrêtaient pas ceux qui passaient, ils n'arrêtaient pas les militaires, ils n'étaient pas bon ces douaniers allemands. Ils étaient inefficaces.**

(rire) Il y en avait un qui nous disait toujours que ses enfants étaient dans un camps, que ces fils étaient prisonniers comme les autres étaient prisonniers aussi. Il y en avait qui avaient de la famille qui était emprisonnée.

**En Allemagne ?**

Et bien oui en Allemagne. D'ailleurs dans les camps de concentration si vous voulez, par exemple à Buchenwall, ce dernier livre dont je vous ai parlé, la « Vie à Buchenwall », donc à Buchenwall il y avait des Allemands. Et ils faisaient de la résistance entre eux, ils se réunissaient pour quand il fallait en aider un à s'enfuir.

Ils se réunissaient tous, les Espagnols, les Anglais, les Français ils n'en parlent pas trop, mais les Français, les Français, et puis les Russes.

**Dîtes-moi, je pense à un truc, il y avait des prisonniers ici ?**

Oui.

**Qui travaillaient.**

Oui.

**Ils étaient où ?**

Attendez, où c'est qu'on les logeait ? Eux aussi ils étaient à la caserne.

**C'étaient des prisonniers de guerre ?**

Non c'étaient des prisonniers de droit commun.

**Ah d'accord. Et ils faisaient quoi ces prisonniers de droit commun ?**

Il taillaient du bois, ils taillaient les forêts.

**Ils étaient gardés ?**

Ils étaient gardés, et oui. Il y avait des surveillants, quelques surveillants, voilà.

**Des policiers ? Des gendarmes ?**

Non pas gendarmes, je ne crois pas non. Euh, des surveillants.

**Ils étaient nombreux ?**

Oui, je crois qu'ils étaient une cinquantaine.

**Ah quand même ! Ils se baladaient en ville ?**

Non ils étaient prisonniers, je crois qu'on ne les laissait pas sortir.

**D'accord. Et vous, vous avez rencontré leurs gardiens ?**

Et oui, leur directeur.

**Mais à part le directeur, vous avez eu d'autres contacts ?**

Non.

**Non, uniquement le directeur.**

Oui on ne les laissait pas sortir les prisonniers vous comprenez.

**Mais les gardiens vous ne les avez pas vus ?**

Je crois que c'étaient des gens du village. Ils les avaient pris et mis comme gardiens.

**Il y a beaucoup de monde qui est passé par ici, par l'hôtel et puis après par votre villa, ils laissaient leurs tickets de consommation ?**

Par la villa non, à la villa ils ne rentraient pas, ils n'y venaient pas.

**Ah d'accord.**

Une fois on a été dans la villa, c'était assez tardivement, on a..., attendez il y a tout de même quelque chose qui s'y passait, je ne me rappelle pas. Il y a eu quelque chose tout de même à la villa.

Mais alors si ils ne venaient pas à la villa, vous les rencontriez où ?

Les Allemands ?

**Non ceux qui voulaient passer.**

Ils allaient voir celui qui s'occupait..., le directeur..., oui mais tout de même il en venait quelques-uns, il en venait quelques-uns à la villa, ceux qui étaient envoyés par Fety.

Et puis il y a eu une autre arrestation, vous savez beaucoup de renseignements que je vous disais à celui qui était le directeur que je vous disais qu'on faisait les espions à celui qui surveillait, qui était le directeur des prisonniers, et qui savait où allaient les Allemands. Il avait surveillé, puis il savait quand toutes les relèves se faisaient, et il venait nous demander si on savait, il venait nous trouver aussi et on discutait.

**Votre arrestation, comment ça c'est passé ?**

Comment ça c'est passé ? Figurez-vous que le matin, nous avions des amis qui étaient venus à la maison passer quelques jours, qui étaient pensionnaires à l'hôtel quoi, qui venaient passer quelques jours.

**Vous étiez à la villa ?**

Non à l'hôtel.

**Mais il y avait des Allemands !**

Après, les Allemands sont venus plus tard. Les Allemands sont venus plus tard.

Ils sont venus quand moi je suis sortie de la Citadelle, c'est assez tard qu'ils sont venus

**Mais attendez, vous habitiez toujours à l'hôtel ?**

A l'hôtel, quand j'ai été arrêtée on habitait l'hôtel.

**Mais c'est quand alors que vous êtes allée à la villa ?**

C'était plus tard, je sais pas quelle époque, mais c'était plus tard. Ils nous ont mis à la porte quand je suis sortie de la Citadelle.

**Ah d'accord, donc expliquez-moi. Donc vous avez reçu des amis...**

Ces amis étaient là, la dame travaillait, alors elle me dit : « je sais pas ce que les Allemands cherchent, ce qu'ils font, ils ne font que des aller et retour de par là ». Alors elle me dit : « vous savez qu'on est suivi, faites attention, vous n'avez pas beaucoup de monde aujourd'hui qui arrive, méfiez-vous ». Bon on va se méfier quoi. Et sur ces entre faits, j'avais reçu une lettre, une lettre dans une enveloppe marron, voyez les enveloppes marrons ordinaires, où il y avait : « Pour Cathy », c'était mon nom, « Pour Cathy » et puis « Hôtel des touristes, Prats-de-Mollo. Moi quand j'ai vu cette lettre..., vous savez le tort qu'on a quand on reçoit des lettres comme ça, c'est de ne pas les ouvrir et de ne pas regarder ce que c'est.

Je ne l'ai pas ouverte, parce que je voulais attendre et qu'on me dise ce qu'il en était. Et je l'ai pas ouverte, et le soir les Allemands sont venus. Vers 6 heures du soir les Allemands sont venus. Ils ont ramassé tout ce qu'il y avait comme courrier, tout, tout. Et c'était sur une table là-bas où nous étions tout à l'heure, ils ont mis tout ça sur une table, et moi, cette lettre y était, et alors j'ai voulu la faire venir, je l'ai faite venir, j'ai réussi à la faire venir, à la faire tomber sur mes genoux, ils ne s'en sont pas aperçus. Pourtant il y avait 4 revolvers sur la table (rire), et il y avait le piano qui était placé contre la fenêtre, à l'opposé de là où il est, j'avais porté une grande veste, j'ai réussi à mettre la lettre dans la poche.

Et puis je vous dis, je regardais un endroit où la cacher, pour qu'ils ne me la prennent pas, parce que je me suis dit, ils te fouilleront quand ils s'en iront, ils te fouilleront, ce qui n'a pas été d'ailleurs. Ça a dû leur suffire ce qui c'était passé. Alors j'ai voulu la glisser derrière le piano, et à ce moment-là ils s'en sont aperçus. Ils m'ont dit des suite que j'étais arrêtée, on m'a mis des menottes, vous savez tout le tralala de l'arrestation. Et en partant dans le..., dans le...,

attendez, il y a autre chose, c'est pas cette lettre que j'ai pris. Cette lettre, l'enveloppe, ici il y avait un poulailler, et alors cette lettre quand la dame m'a dit que les Allemands ne faisaient qu'aller et venir, je ne savais pas ce qu'il y avait dans la lettre, je l'ai prise, je l'ai pliée, je suis venue au poulailler, j'ai soulevé une tuile et puis j'ai mis la lettre, cette lettre sous la tuile. Et je suis rentrée à la maison.

Mais dans la maison j'avais deux ou trois lettres, qui étaient des lettres donc que je devais faire partir et donner au courrier. Et entre autre j'avais une boîte où il y avait des documents que je devais faire passer. Mais ces documents ils ne les ont pas pris, parce que quand ils ont fouillés ma chambre, après mon arrestation, c'était une boîte de « picaduros » (orthographe non sûre)...

### **C'est quoi des « picaduros » ?**

Des « picaduros », c'étaient des cigares. Des petits cigares, vous voyez comme ça à peu près. Il y avait six ou sept chemises de nuit dessus, et quand ils ont soulevé les chemises de nuit, il y en a une qui est tombée sur la boîte, ils ne l'ont pas reprise pour voir ce qu'il y avait dedans.

Et la quand je suis partie, quand on est parti pour la prison, pour la Citadelle, j'ai dit en catalan à ma mère, je lui ai dit « maman, là dans mon armoire il y a une boîte de « picaduros », c'était pour la remettre vous savez à qui et allez la porter ce soir ».

Et alors ma mère l'a fait, elle a pris cette boîte et elle est allée la porter le soir, et le lendemain matin la Gestapo est venue, a fouillé toute la maison et bien sûr n'a rien trouvé.

Mais moi pendant mon interrogatoire, il y avait ces deux lettres dont je vous parle qui aussi n'étaient pas ouvertes, que je n'avais pas ouvertes, je ne savais pas ce que c'était, alors ça me faisait faire du soucis, je me disais qu'est-ce que s'est cette lettre.

### **Lettre euh, lettre marron là, que vous avez mise sous les tuiles ?**

Une elle y était, elle y est restée. Mais ça c'étaient deux autres lettres, que je devais remettre là aux personnes que je vous dis, que justement ma mère est allée leur porter.

Et c'étaient des lettres de correspondance familiale simplement pour donner des nouvelles, parce que le courrier ne passait pas. Voyez le courrier était interdit, il ne passait pas, alors ce n'était pas la peine de le mettre à la Poste il ne passait pas. Alors les gens qui voulaient donner des nouvelles à leur famille, ils essayaient de trouver quelqu'un qui les porte.

Et une de cette lettre est tombée, c'est celle-ci que j'ai mise dans ma poche et que je me suis fait prendre.

### **C'était une enveloppe marron aussi pareil ?**

Non c'étaient des longues enveloppes, des plus longues vous savez.

### **D'accord, d'accord, c'est celle-là que vous avez essayée de rattraper et de cacher.**

Alors pendant l'interrogatoire tout de même, que je leur disais qu'on ne s'occupait pas, qu'on ne savait pas, je disais « moi on ne m'a rien donné, je ne sais pas », et mon père aussi..., et ils m'ont interrogé sur cette enveloppe, « il est passé quelqu'un qui vous a porté une lettre », c'était l'autobus qui me l'a donnée, le chauffeur de l'autobus. Le chauffeur de l'autobus il est en Espagne parce qu'il a eu peur, parce qu'on l'a recherché, c'est assez compliqué toute cette histoire vous voyez. Et alors ils m'ont interrogée sur cette enveloppe, ils me disent : « nous l'avons pris au courrier, nous l'avons pris au monsieur qui a un âne et qui porte les lettres que vous prenez pour les passer en Espagne ».

Alors vous savez que ça fait peur ça, j'ai dit que non. Et puis après j'ai été étonnée tout de même. Et quand je suis sortie de la prison je suis venue voir, ça ils l'avaient inventé vous voyez, je suis venue voir et j'ai trouvé la lettre sous la tuile.

**La lettre marron ?**

La lettre marron je l'ai trouvée sous la tuile.

**En fait si je comprends bien ils avaient déjà intercepté cette lettre marron,...**

Oui qui total n'était rien.

**Vous l'avez ouverte ?**

Après oui !

**Et alors il y avait quoi ?**

Et oui c'était quelqu'un qui donnait des nouvelles de sa gamine , en disant qu'elle allait bien, qu'il se fasse pas du soucis vous voyez, une lettre familiale quoi, rien du tout, quatre mots. Qui disait j'essaierais de faire passer, j'essaierais de trouver quelqu'un pour la transmettre, puis voilà.

**Dîtes-moi...**

Mais ma mère je vous dis, c'était toujours le même jour, il y avait cette boîte de documents, dans la boîte de « picaduros », ma mère est allée...

**Il y avait quoi comme documents ?**

C'étaient des trucs qui concernaient l'Italie, c'était au moment vous voyez du...

**C'était Féti qui vous les avait données ces lettres ?**

Oui, oui c'était lui. C'étaient des lettres concernant l'Italie, a peu près au moment où les Français ont débarqué la fameuse colline là, une fameuse colline...

**Montecasino.**

Oui, et qu'on leur a dit « montez avec des mulets ».

**Donc ce sont les douaniers qui vous ont arrêtée ?**

Oui.

**Et après,**

Oui, la Gestapo, il y avait les deux, les douaniers ils faisaient la surveillance avec leurs fusils ici à côté et il nous disaient tout le temps, parce que moi je donnais les explications en catalan à ma mère du temps que les autres couraient quelque part, par ci par là, il y avait un douanier qui me disait« taisez-vous, taisez-vous » (rire), gentiment, « pas parler, pas parler », il me disait.

**Mais quand les quatre gars, les quatre Allemands qui ont posé leur revolver sur la table, c'étaient des douaniers ?**

Non c'était la Gestapo.

**Et comment vous saviez que c'était la Gestapo ?**

Et parce que, parce que je le pensais que c'était la Gestapo moi. Dîtes je l'ai su parce que je suis allée..., dès qu'ils nous ont amenés à Arles je suis restée tout de même, j'ai été interrogée pas mal hein.

**Combien de temps ?**

Pendant une huitaine de jours ils m'ont interrogée, j'ai eu des interrogatoires.

**Ah d'accord, d'accord. Mais parce que moi...**

Et c'est là que j'ai trouvé, je vous dis c'est compliqué cette histoire, c'est là qu'ils ont trouvé donc un portefeuille contenant des papiers de ce que, de ce...Canadien. De ce Canadien dont je vous ai parlé vous savez.

**Oui.**

Et c'étaient des papiers, je sais pas, des papiers concernant... Il m'avait donné un portefeuille en me disant : « ce sont des papiers très intéressants surtout faites attention, conservez-les, vous me les rendrez, je les reprendrai après la guerre, faites attention, rangez-les, mettez-les dans un coin sûr ». Et ils l'ont trouvé, ils l'ont trouvé dans ma chambre, ils ont trouvé ce portefeuille.

**A l'hôtel ?**

A l'hôtel. Alors là il y a eu interrogatoire sur ce..., pourquoi j'avais ces papiers, ceci cela, alors j'ai dit : « écoutez cet hôtel vous savez, je suis allée aux cabinets, j'ai trouvé ça par terre ». J'ai eu cette idée vous comprenez. Et ils m'ont cru. Et je vous qu'il y a des tas de chances, le jour de la boîte qu'il y avait la chemise de nuit, et ça.

**Donc si je comprends bien, novembre 42, 11 novembre 42, les Allemands envahissent la Zone Libre, les douaniers s'installent à la caserne...**

Oui. Ils s'installent dans un hôtel du village.

**...dans un hôtel du village, vous continuez votre action de résistance, et puis vous vous faites attrapée.**

Oui.

**A partir de là, vous êtes envoyée en prison, et eux réquisitionnent votre hôtel.**

Oui. Non ils l'ont réquisitionné après, attendez, il faut que je réfléchisse si c'est pendant que j'y étais ou si c'est après. Je crois que c'est après tout de même, quand je suis rentrée de la Citadelle, qu'ils l'ont..., qu'ils l'ont réquisitionné.

**Parce que moi j'essaie de comprendre, si vous habitiez la villa...**

On l'habitait pas à ce moment-là.

**...donc ils étaient encore...**

A l'intérieur au village.

**...d'accord, et ils sont venus euh...comme ça ?**

Je vous dis comme ça et il y a la femme...

**Et pour le courrier c'est pareil, ils sont venus à l'improviste, comme ça !**

A l'improviste oui.

**C'est bizarre ça !**

Ils sont venus à l'improviste.

**Mais ça faisait...**

Ils ont trouvé de l'argent espagnol et ça les a intrigués cet argent espagnol. Et ils ont interrogé bien sûr ma mère, mais ma mère a toujours dit que..., ma mère a su se défendre, elle a su se défendre ma mère.

**Et votre père ?**

Mon père, nous étions en prison, ma sœur, nous y ions tous les trois !

**Et pas votre mère ?**

Non, ma mère non. Ils ont laissé ma mère à la maison.

**Vous êtes restés combien de temps à Arles ?**

A Arles une huitaine de jours et puis j'ai fait en tout 35 jours de prison.

**Comment-ça vous êtes restée 8 jours ou 35 jours ?**

Et bien 8 jours à Arles et le restant à Perpignan.

**Ah d'accord. Donc vous êtes restée 8 jours avec votre père et votre sœur à Arles-sur-Tech.**

Puis après, ma sœur a été libérée au bout de 5 jours, et mon père est venu à la Citadelle avec moi et il a été libéré au bout de 21 jours. Et moi 35 jours.

**Et pourquoi ?**

J'en sais rien.

**D'accord. Et qui est-ce qui vous a amené de Arles-sur-Tech, à Perpignan ?**

Gestapo.

**La Gestapo. Et vous y avez été comment, en camion, en voiture ?**

En voiture.

**D'accord, parce que j'essaie de remettre tout dans l'ordre.**

Oui.

**Et au bout de 35 jours ils vous ont convoquée, comment ça c'est passé votre libération ?**

Oui ils m'ont convoquée et...

**Qui c'est qui vous a convoqué ?**

La Gestapo.

**Un colonel, un policier...**

Un policier, un policier. Et alors il y avait justement un Allemand qui était un simple soldat, qui faisait la garde là-bas, qui nous demandé pourquoi on avait été arrêté, je lui ai dit : « j'en sais rien, j'ai rien fait », « si vous avez rien fait, si vous aviez rien fait vous ne seriez pas là ! », il m'a dit en français.(rire)

Et je lui ai dit « comment vous parlez français ? » Il me dit qu'il avait habité Perpignan, il me dit : « vous savez j'ai habité 20 ans Perpignan ». Voilà pourquoi il parlait français.(rire)

**Et quand vous avez été convoqué pour votre libération, ils parlaient français ?**

Oui.

**En français ou en allemand ?**

Français, et ils m'ont dit que j'étais libérée.

**Et vous êtes rentrée comment à Prats ?**

Je suis partie, j'ai quitté par la porte le lieu où étaient les Allemands, ils m'ont amenée dans une maison ; dans un maison de l'avenue de la gare. Alors ils m'ont ouvert les portes, que je m'en aille, que je fiche le camps.

**Et vous êtes rentrée à pied !**

Et non, je suis venue..., ma belle-sœur est venue, je suis venue par l'autobus.

**Et vous êtes revenue à l'hôtel.**

A l'hôtel, et c'est là qu'il y avait alors les Allemands, les Allemands sont venus, il y avait ma sœur pour dire les heures de relève.

**Quand les douaniers, donc les douaniers qui sont venus faire une inspection, qui vous ont trouvé avec le courrier...**

Les douaniers non, c'était la Gestapo qui est venue.

**Ils étaient en uniforme ou en civil ?**

Mais moi, et moi j'étais déjà arrêtée vous comprenez.

**Les premiers qui vous ont arrêté, c'est les douaniers ?**

Oui. Non ! Il y avait la Gestapo et les douaniers. Il y avait les deux le jour de mon arrestation.

**Et le lendemain...**

Le lendemain ils sont venus perquisitionner.

**Qui ?**

La Gestapo. Le lendemain matin

**Et ils parlaient français ?**

J'en sais rien, peut-être.

**Mais ils vous ont interrogée ?**

Oui.

**Ils vous ont interrogée en quelle langue ?**

En français.

**Donc ils parlaient français.**

Il y avait un interprète.

**Ah.**

Et vous savez maintenant je me suis rendue compte, depuis, que les interprètes, ils comprennent bien, parce que si ils comprennent pas bien...

D'accord. Et quand vous avez été amenée à Arles-sur-Tech avec votre sœur et votre père, ils vous ont interrogée ?

Oui.

**En quelle langue ?**

En français.

**C'était l'interprète, toujours le même ?**

Toujours le même interprète oui.

**Le même ?**

Le même je crois. Aussi parce que vous savez comme ils avaient des soldats en Russie, ils n'en avaient pas pour en changer comme ils voulaient. C'était un petit poste vous savez Prats-de-Mollo. Alors il y avait..., et ils m'ont montré, parce qu'ils ont gardé ces lettres que je vous dis, vous savez...

**Oui.**

Ils l'ont gardé le portefeuille, ils me l'ont montré tout ça, c'est là qu'ils m'ont demandé où c'est que je l'avais trouvé, pour quelle raison, et comment, et je leur ai dit ce qui m'ai venu par la tête, cette histoire que la personne était allée au cabinet, devait l'avoir dans sa poche, et que moi je l'ai ramassé. Je l'ai ramassé et je l'ai gardé en attendant qu'on me le demande.

**Mais ils vous ont gardée 8 jours à Arles-sur-Tech...**

Oui.

**...ils vous ont interrogée tous les jours ?**

Tous les jours oui.

**Ils vous ont frappée ?**

Non.

**Ils ont été corrects ?**

Corrects. Corrects tout le temps, même ici, à la Gestapo aussi.

**Et quand vous étiez à Perpignan ?**

Et bien à Perpignan j'ai pas eu d'interrogatoire. Ils m'ont mis là-bas et puis ils ont...

**Votre sœur ils ne l'ont pas tapée non plus ?**

Non.

**Votre père ?**

Et mon père non plus. Et mon père a été mis dans une chambre, comme il y avait des Sénégalais, mon père a attrapé l'éléphantiasis là-bas.

**C'est quoi ?**

L'éléphantiasis c'est des verrues, et les jambes gonflent, deviennent très grosses, comme des jambes d'éléphants vous voyez. On appelle ça de l'éléphantiasis, mais enfin c'est celui d'Europe, et celui d'Europe paraît-il ce n'est pas grave. Alors par la suite, mon père a tout de même vécu pas mal d'années, on ne savait pas ce que c'était, on ne savait pas le soigner, pauvre homme. On n'a su la maladie qu'à la fin, quand il était presque mort.

**Donc vous êtes revenue ici et vous avez recommencé vos activités de résistance. Et pourtant vous aviez été attrapée une fois !**

Et bien oui, mais voyez, que voulez-vous ça nous paraissait pas grave (rire).

**Mais ce que vous me disiez hier, vous avez été dénoncée ?**

Non, je ne crois pas qu'on ai été dénoncés, que j'ai été dénoncée. On a accusé un monsieur qui habitait ici à côté, et ce n'est pas vrai. Parce que cette lettre marron que j'ai vue, ils me l'ont faite portée tout de même par le chauffeur de l'autobus, le chauffeur de l'autobus me l'a remise, et alors donc lui non plus ne savait pas que la police le savait. Et la police le lendemain l'a cherché mais ils se sont trompés de chauffeur. Ils n'ont pas retrouvé le chauffeur qui..., et moi non plus je ne me suis pas rappelée qui c'était. J'ai jamais su qui c'était.

**Et il l'avait eu d'où cette lettre ?**

A Perpignan. On lui avait remise à Perpignan pour me la donner.

**Vous ne savez pas qui ?**

Je ne sais pas qui non.

**Et..., attendez, quand il vous a remis cette lettre...**

Le chauffeur de l'autobus ?

**...oui, ils vous a remis toutes les autres lettres en même temps ?**

Non, il n'en avait qu'une lui. Les autres sont venues un autre jour, c'est quelqu'un qui a dû les porter, quelqu'un...

**D'accord et vous gardiez tout le courrier rassemblé ?**

Oui, j'avais gardé ça avec d'autres courriers, alors ils ont mis tout ça sur une table, il y avait un tas de lettres. Il y en avait peut-être 50 de lettres. Mais des lettres que je connaissais, des lettres de la famille, des lettres qui étaient à moi, des lettres d'amis.

**Ouvertes ?**

Ouverte oui. Et la seule qui m'intéressait c'est celle qui était fermée, je ne savais pas ce qu'il y avait dedans.

**Et de toute façon qu'est-ce qu'ils auraient pu vous dire ? Il y a le bus qui vous apporte un courrier où il y a votre nom, votre prénom, et alors ?**

Je savais pas, je l'ai pas ouverte, ils l'ont trouvée pas ouverte.

**Ils ne l'ont pas trouvée celle là puisqu'elle était cachée sous les tuiles.**

Ils l'ont copiée ! Ils ont fait une copie de la lettre, ils me l'ont montrée sois-disant la lettre que...

**Oui mais vous vous l'aviez...**

Moi je l'avais cachée, alors j'ai su qu'ils me mentait de dire qu'ils l'avaient prise sur la personne..., parce qu'ils m'ont dit qu'ils l'avaient prise sur la personne qui me portait cette lettre, et comme on me portait celle-ci, on pouvait m'en porter beaucoup d'autres qui partaient en Espagne.

**Ah d'accord donc...**

Parce que c'était défendu d'écrire en Espagne.

**Oui mais en fait, ils ont intercepté...,ils ont fait un double de la lettre...**

Un double de la lettre.

**...ils vous ont envoyé la lettre, normalement...**

Ils ont envoyé la lettre oui.

**...et ils vous ont dit, mais regardez cette lettre...**

Vous l'envoyez en Espagne, vous la faite passer, que je m'occupait de faire passer...

**...en disant qu'ils l'avaient trouvée chez-vous ?**

En disant qu'ils l'avaient trouvée sur le monsieur, à qui je l'avais donné. Je l'avais donnée à personne ! Elle était sous une tuile.

**D'accord. Et c'était qui ce monsieur ?**

Je vous dirai que je l'ai jamais su. C'était une lettre qui disait « je vous embrasse, je vais bien alors ne vous faites pas de souci », alors c'était pas quelque chose qui devait donner beaucoup d'importance à qui que ce soit. Et on a su tout de même mon arrestation, ça c'est connu, ça c'est su, ils ont dû savoir que j'avais été arrêtée, et que ça correspondait à peu près au moment de la lettre, voyez.

**Qu'est-ce qui c'est dit dans le village quand vous êtes revenue ?**

Ça a fait plaisir aux gens au fond, vous voyez.

**Que vous soyez arrêtée ?**

Non, que je sois libérée. Bien-sûr.

**Et qu'est qu'ils ont dit que vous soyez arrêtée ?**

Les gens ne vous disent pas grand chose. Bon, quand j'ai été arrêtée, les gens ça leur a fait de la peine, et ils ont dit « c'est un tel qui est accusé, on cherche le coupable », on disait que c'était ce monsieur qui m'avait fait découvert et qui m'avait fait arrêtée. Mais c'était pas vrai, c'était pas lui.

**Comment vous le savez ?**

On me l'a expliqué, ça a été le chauffeur de l'autobus quand il est revenu d'Espagne, à la fin de la guerre, il m'a expliqué ça. Comment ça c'était passé, comme il avait pris la lettre, qu'on lui avait pris la lettre quand il l'avait dans les mains pour me la remettre. Alors ils l'ont obligé, ils lui ont donné celle-ci.

**Si je comprends bien, la Gestapo arrête le chauffeur du bus...**

Elle ne l'a pas arrêté, elle lui a pris la lettre.

**...oui mais enfin...**

Quand il allait la donner au chauffeur, peut-être la Gestapo a pris la lettre quand il allait la donner au chauffeur.

**...mais le chauffeur a tout vu ?**

Le chauffeur de l'autobus.

**Il l'a vue ?**

Le chauffeur l'a vue oui.

**Après il vous l'a quand même portée !**

Il me l'a portée oui.

**Il savait que..., il vous l'a pas dit qu'il avait été arrêté par la Gestapo ?**

Il n'a pas été arrêté, la preuve puisqu'il est monté jusqu'à Prats.

**Oui il ne vous a pas dit que la lettre avait été lue par la Gestapo ?**

Non.

**Il vous l'a pas dit ?**

Non.

**C'est grave ça !**

Non il me l'a donnée, il y avait cette dame que je vous dis, devant cette dame. Vous savez, celle qui m'avait avertie, qui m'avait dit que la police..., qui voyez les Allemands passer, monter et descendre.

**Mais le chauffeur du bus il aurait pu quand même vous prévenir, que la lettre venait d'être interceptée par la police allemande !**

Il n'y a peut-être pas pensé.

**Il n'y a peut-être pas pensé ?**

A ce moment-là..., dites maintenant on dit qu'il fallait faire ceci...

**Non je ne dis pas qu'il fallait faire ceci ou cela, je vous dis simplement qu'il aurait dû vous prévenir. Normalement il aurait dû vous prévenir.**

Ça c'est passé rapidement.

**Mais il faisait parti de votre réseau ce chauffeur de bus ?**

Non, non.

**Vous aviez confiance en lui ?**

Non, non, et puis confiance, moi je lui ai rien remis, c'est lui qui me remettait quelque chose. Je ne lui ai rien remis, c'est lui qui m'a remis cette lettre. Savoir s'il m'avait porté les autres, j'en sais rien, je ne me rappelle plus. C'est lui qui..., qui me les a données. **(Interruption cassette)**

**(Reprise cassette)Le commandant de la Citadelle à Perpignan était très bien ?**

Etait très bien.

**Pourquoi vous dites ça ?**

Figurez-vous que le commandant de la Citadelle logeait à Perpignan à l'hôtel..., je ne me rappelle pas comment il s'appelait cet hôtel, j'ai mangé le nom.

**C'était un Allemand ? C'était un Allemand, le commandant de la Citadelle ?**

C'était un Allemand.

**Oui...**

Et il logeait dans cet hôtel, et le patron de cet hôtel était un de nos amis, un de nos clients, et nous étions très bien. Et alors quand nous avons été arrêtés, il a dit à mes parents : « Je vais essayer d'avoir des nouvelles, je vais discuter avec le colonel ». Il a dit qu'il était pas sûr du résultat, mais « on verra et si vous voulez faire porter des colis, je lui demanderai ». Parce qu'on avait pas le droit de recevoir des colis hein, à la Citadelle. Alors il lui a parlé, et le

commandant de la Citadelle lui a dit qu'il prendrait les colis. Et c'était un soldat, de garde, qui m'apportait les colis.

**Un jeune, un vieux soldat ?**

Un jeune, un jeune soldat qui était de garde à l'entrée, qui m'apportait les colis. Et alors un jour, on allait peler des pommes de terre, il y a le commandant qui s'approche en tenue tout ça, et qui demande : « Est-ce que mademoiselle Galsomias est là ? » Oh il m'est venu un frousse de voir cet homme, ce général, ce général (rire) qui me demandait personnellement. Il est venu me demander si je..., je recevais mes colis, on ne me touchait rien, ils ne me prenaient rien, les Allemands. Tout y était dedans, tout ce que les parents m'envoyaient et j'étais la seule qui recevait des colis. J'étais la seule qui recevait des colis à la Citadelle ! Entre hommes et femmes, j'étais la seule. Alors il me dit : « C'est moi qui vous apporte les colis, est-ce qu'on vous les remet ? », je dis : « On m'apporte des colis », « et bien c'est les miens, c'est ceux que je vous apporte alors ». Et voyez si c'était gentil, c'était gentil.

A la fin de la Guerre, il a été arrêté justement parce que il avait été trop gentil avec les gens, les Anglais l'on arrêté, il est allé en Angleterre, il a été jugé en Angleterre. Mais enfin on a témoigné que tout de même il défendait les prisonniers, il ne voulait pas que la Gestapo les batte à la Citadelle. Il leur a dit que la Citadelle c'était son lieu, et qu'il voulait qu'aucun prisonnier soit mal traité là-bas à la Citadelle. Alors on les a amenés à ce lieu que je vous dis moi on m'a libérée. On m'a prise, puis j'ai été à la barre, j'ai signé que j'ai été libérée, et que l'on m'a mise à la porte. C'était du côté de la gare.

**C'était une annexe de la prison ?**

Oui.

**Où c'était la Gestapo ?**

La direction de la Gestapo.

**Ah d'accord.**

C'était une annexe.

**Qu'est-ce que je voulais dire..., ça n'a pas créé des jalousies qu'il n'y ait que vous qui receviez des colis ?**

Que voulez-vous, mon père était là-bas encore, j'étais contente, je portais des choses à mon père et euh..., il y en avait qui arrivaient avec des colis, parce qu'il arrivait toujours des prisonniers vous comprenez, il y en avait qui partaient, il y en avait qui arrivaient, ils arrivaient avec des colis. On essayait d'en donner un peu vous savez, on en faisait passer.

Il y avait une personne qui était de notre réseau, personne ne s'occupait d'elle, et alors on venait nous vendre des fruits, mais on nous vendait toujours des fruits avec des vers, des figes sèches, et je la vois encore (rire), je me rappelle elle ouvrait la fige sèche, avec le couteau elle mettait tous les vers sur le côté et puis elle mangeait ce qui restait (rire). On mangeait mal vous pensez bien, des soupes faites comment, on n'en savait rien.

**Mais qu'il soit gentil avec vous, ce commandant, ça ne vous a pas amené des ennuis ?**

Non, oh non, il n'a pas exagéré hein. Il m'a parlé une ou deux fois, il n'a pas exagéré.

**Et comment ça se fait que votre ami qui tenait l'hôtel à Perpignan, il savait que vous étiez en prison ?**

Mais parce qu'il était ici à la maison, il était pensionnaire ici à la maison.

Oui mais comment il l'a su que vous aviez été arrêtée ?

Peut-être il venu passer quelques jours à la maison, il venait de temps en temps, ou peut-être mes parents l'ont averti. **(Interruption cassette)**

**(Reprise cassette).**

A la fin de la Guerre, ils avaient du monde qui ne pouvait pas partir, les trains..., du monde à l'usine, et un de nos amis est venu voir avec un garçon pour voir si on pouvait le prendre comme cuisinier. Il est venu à la maison comme cuisinier, et il est parti rejoindre De Gaulle.

Il est parti et il était sur les bateaux américains, alors lui il faisait le voyage d'Alger à Tanger, pour prendre ceux qui réussissaient..., ceux dont l'Espagne se débarrassait. Et alors il me dit : « J'avais toujours de vos nouvelles, je montais sur les sacs de farine, et alors sur le sac j'ai trouvé la trompette, et je disais, qui c'est qui est passé par Prats-de-Mollo, et qui est allé à l'hôtel des touristes, qui est descendu à l'hôtel des touristes ? Celui-ci vaut trois sacs de farine au lieu de deux ! » (rire) Tout le monde levait le doigt. Il voulait avoir des nouvelles, savoir si quelqu'un avait vu mon père, ou bien ma sœur, il demandait des explications et celui qui disait oui et bien il avait une bonne place sur le bateau (rire).

**C'était pas François V ?**

François V...oui. Sa mère avait été secrétaire au Ministère des Affaires Etrangères, c'était une femme de confiance. Et alors c'était elle qui, tous les messages internationaux, tous les messages secrets c'était elle qui s'occupait de les faire passer. Et alors souvent c'était lui qui les portait. Alors quand il descendait, il s'était trouvé souvent à descendre avec le capitaine du bateau qui lui disait : « Mais qu'est-ce que vous faites ?, et lui répondait : « Et bien je suis invité comme vous. » « Chez l'ambassadeur ». (rire)

J'ai su, c'est lui qui nous a expliqué qu'il valait deux sacs de farine, chaque réfugié espagnol. Chaque réfugié qui allait rejoindre De Gaulle, était acheté deux sacs de farine. Et sur l'Océan Atlantique, c'était deux sacs de farine et mille pesettes.

**Eh ben !**

Je l'ai su par des gens qui sont revenus, qui sont passés par là-bas. **(Interruption cassette)**

**(Reprise cassette) : discussion autour d'une jeune femme qui faisait partie du réseau)**

...Mais elle était jeune, là où on faisait les réunions à Perpignan, la fille de la maison vous voyez, elle est fille unique.

**Ah peut-être qu'elle a conservé des archives de son père.**

Ça se pourrait parce que son père était..., vous savez il était assez précis et...

**Alors le nom de cet homme c'était..., Soubielle.**

Soubielle oui, il habite rue du Four St Jacques, mais souvent elle est en Cerdagne, elle a une maison en Cerdagne. Je savais son numéro de téléphone par cœur mais je ne me le rappelle plus. Mais enfin on le trouvera hein. Marie-Louise, c'est une amie de Marie-louise.

**D'accord, je vais voir. Peut-être qu'elle a encore gardé..., des papiers...**

Vous savez on ne les gardait pas trop les papiers. On ne gardait rien de..., surtout chez soi, on essayait de les mettre ailleurs.

**Vous avez donc reçu beaucoup de courriers ici ?**

Pas mal oui. Je vous dis tout est allé chez mon grand-père. Chez mon grand-père qui a brûlé tout ça.

**C'est resté combien de temps ici, le courrier ?**

Ça dépend, c'est à dire le courrier on le donnait au passeur. Et puis par la suite ça a été monsieur..., celui qui s'occupait des prisonniers, je ne me rappelle pas le nom. Marie-Louise ne le saura pas non plus. Mais sa femme est vivante, ici à Prats.

**Si je peux aller la voir, ce serait bien.**

Non pas sa femme, c'est sa belle-sœur.

**C'est l'homme qui travaillait au Ministère de l'Intérieur ?**

Oui.

**En fait, vous receviez le courrier, soit vous le donniez au passeur...**

Oui.

**...soit vous le donniez à cet homme-là.**

Oui.

**Mais il le gardait longtemps lui le courrier ?**

Oh je ne pense pas. Et puis vous voyez beaucoup de choses se passaient comme ce matin que je ne savais pas votre nom, la Résistance c'était comme ça hein. Ça se passait, on ne savait pas les noms. Et figurez-vous que nous étions très bien avec le maire de Saint Cyprien, nous étions amis, et je n'ai su qu'après la Guerre, longtemps après que c'était lui qui était le président de la chaîne, je ne sais pas laquelle, d'un des deux réseaux. Et je l'ai su par hasard.

C'est par hasard, parce qu'ils sont venus, le président du réseau de Bordeaux ou d'ailleurs, ils sont venus pour faire un banquet, et une personne leur a dit de s'adresser à l'hôtel des touristes. Et c'est lui qui m'a appris qu'il était le président donc dans la région, dans les Pyrénées Orientales, pour la chaîne Alibi ou autre je n'en sais rien.

Ça dans mes papiers je peux le trouver, c'est aux décorations surtout qu'ils le mettent vous savez, je peux le chercher et puis vous dire si je ne me suis pas trompée, laquelle des deux chaînes s'était.

**Et vous est-ce que vous avez été en Espagne pendant cette période ?**

Non.

**Vous êtes toujours restée à Prats-de-Mollo...**

Toujours à Prats.

**...sauf 35 jours à Perpignan.**

Sauf 35 jours à Perpignan. Une fois je suis descendue à Arles, on nous a demandés à Arles, on est descendu pourquoi, je ne me rappelle pas. Je ne me rappelle pas, j'ai essayé d'y penser ce matin pour quelle raison, on est descendu à bicyclette et on est remonté avec l'autobus. Pour quelle raison, si c'était les Allemands qui m'ont fait descendre, je crois que c'est les Allemands qui m'ont demandée de descendre à Arles. J'y suis allée avec ma sœur, je ne me rappelle pas le sujet.

**Ça a traîné longtemps l'histoire de votre arrestation ?**

L'histoire, traînée comment ?

**Ils sont revenus plus souvent vous voir les Allemands ou pas ?**

Non, après ils étaient logés ici, je venait travailler ici, je faisais leur chambre, on allait faire le ménage avec ma sœur. Ils nous ont demandées de venir faire le ménage ici, alors vous voyez, non ils ont été gentils après. Ils se sont laissés prendre vous savez avec mes explications.

**Parce que vous aviez pourtant un dossier à la Gestapo à ce moment-là.**

Et au cours d'un interrogatoire, il est venu un colonel de Bordeaux, pour m'interroger, et lui il m'avait posé vous voyez, le carnet, le portefeuille, les papiers de ce Canadien, et lui aussi les explications que je lui ai données, il y a cru certainement, enfin bref.

**Mais vous vous rappelez du genre de questions qu'il vous posait ?**

Oui, qui c'était ce monsieur, qu'est-ce qu'il faisait et pourquoi il avait ces papiers, c'était écrit en anglais, moi je ne savais pas ce qu'il y avait écrit. Et alors (rire) on m'avait dit de regarder, et bon il m'a dit que ça n'avait pas beaucoup d'importance, parce qu'il en avait passé des papiers importants.

**Et ce colonel allemand qui est venu de Bordeaux, qui est venu vous interroger, il parlait français ?**

Non, avec l'interprète.

**Mais en fait c'était toujours les même questions qui revenaient.**

Qui revenaient oui.

**Vous étiez interrogée tous les jours ?**

Oui, pendant que j'étais à Arles tous les jours. A Arles oui. Ils demandaient des choses du payes, comment ça se passait, et ceci et cela. Mais enfin ils savaient mentir voyez quand ils ont dit qu'ils avait surpris celui qui portait la lettre, qui m'avait été remise.

**Oh oui c'est une méthode comme un autre.**

Mais enfin je crois que quand on a affaire à un interprète vous savez, il faut qu'il connaisse bien la langue, dans des affaires comme ça.

**Pourquoi ?**

Mais parce que les interprètes qu'il y avait, à mon avis, ils étaient nuls vous savez.

**Pourquoi ?**

Ils ne traduisaient pas bien. Ils n'ont pas traduit en mal tout de même. **(Fin 2<sup>ème</sup> cassette)**